

SAINT-PÉTERSBOURG

https://t.me/livres_2020



Heureux qui comme...

Théophile Gautier

MAGELLAN & Cie

SAINT-PÉTERSBOURG

Récit

Théophile Gautier

SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR À SAINT-PÉTERSBOURG

Présenté par Charles Stépanoff

*Toi qui es l'ennemi personnel du soleil,
ce livre neigeux et brumeux doit te plaire.
Je te l'envoie pour te donner l'onglée
et te blanchir le teint.*

Dédicace à Nestor Roqueplan

*Souvent je pense à ta mirifique trombine
perdue au milieu des neiges.
Je te vois en traîneau, tout encapuchonné
de fourrures, baissant la tête et les bras croisés...*

Gustave Flaubert

(lettre à Gautier du 27 janvier 1859)

Ce n'est pas comme simple touriste en mal de pittoresque que Gautier partit en 1858 pour Saint-Pétersbourg, mais avec un ambitieux projet commercial et la ferme intention de faire fortune, tout comme étaient partis avant lui Bernardin de Saint-Pierre ou Casanova au XVIII^e siècle, et c'est, penaud comme eux, avec insuccès et dépit, qu'il dut y renoncer. Le rêve de Gautier qui lui fit traverser l'Europe en train, en vapeur et en traîneau jusqu'à la capitale russe, était de publier un grand livre d'art sur les principaux monuments de toute la Russie, où ses textes seraient accompagnés de magnifiques illustrations. Le public français, il est vrai, possédait déjà plusieurs récits de voyages ou descriptions de la Russie illustrés de belles gravures. Damame-Démartrais avait écrit et peint une amusante *Collection complète des différents genres de voitures dont les Russes se servent dans leur empire et particulièrement à Saint-Pétersbourg* (1809) ; Anatole de Demidoff dirigea un *Voyage pittoresque en Russie* (1839)

accompagné de cent lithographies. Dumas lui-même était parti en Russie accompagné du peintre Moynet en juin 1858. Mais le projet de Gautier se distinguait de tous ses prédécesseurs en ce qu'il faisait appel à une invention nouvelle qui l'avait immédiatement séduit : la photographie, ou plus précisément l'héliogravure.

L'héliogravure, qui consistait à appliquer à l'art de la gravure les découvertes sur la photosensibilité chimique, était une technique très récente, mise au point depuis cinq ans seulement par Niépce de Saint-Victor (1805-1870), le neveu du fameux inventeur Nicéphore. Le bulletin de souscription du livre de Gautier, annoncé sous le titre *Les Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*, vantait les mérites de cette invention comparable à celles de la vapeur et de l'électricité : « À ceux qui, malgré les facilités de la locomotion moderne, ne voyagent pas encore, retenus par des soins, des devoirs, des affections, l'héliographie amène à domicile les pays les plus éloignés avec leurs horizons, leurs villes, leurs monuments, leurs plantes, leurs types et leurs costumes – et l'on peut se fier à elle ! Son témoignage est toujours irrécusable. » Gautier, qui voulait s'assurer toutes les chances de réussir, obtint même « le haut patronage de Sa Majesté l'empereur Alexandre II » et dédia l'ouvrage à l'impératrice Marie Alexandrovna. Pour réaliser les deux cents photographies qui devaient accompagner son texte, il choisit un ami de Nadar, Ambroise Richebourg, photographe officiel de Napoléon III. Ce personnage prétentieux, qui se faisait appeler « photographe de la Couronne », vétilleux mais maladroit (tout son matériel de prise de vue était brisé lorsqu'il parvint à Pétersbourg après plusieurs mois de retard), s'avéra un collaborateur catastrophique et fut l'une des causes de l'échec du projet. En effet, seules les premières parties de l'ouvrage, décrivant Saint-Isaac et Tsarskoïe Selo, virent le jour. Les retards multipliés, les frais de voyage du photographe, les coûts énormes de l'entreprise et l'insuffisance des souscriptions acculèrent l'éditeur Gide à la faillite. Gautier ne s'enrichit dans cette triste affaire que de ses imaginations mallarméennes sur ce « beau livre » qu'on ne peut que rêver mais jamais achever.

En 1858, Gautier est encore plein d'espoir : deux ans après la fin de la guerre de Crimée, la Russie est redevenue à la mode, et il sent que le moment est venu d'accomplir son dessein. Il part le 15 septembre. « Nous osons le croire, disait le prospectus des *Trésors*, notre publication deviendra une galerie sans rivale où chaque belle chose célèbre, découverte ou révélée, aura sa place. » Aussitôt arrivé à Pétersbourg, Gautier s'informe de tous les palais et cathédrales, il visite tout et rassemble toutes les informations possibles. Pour installer l'appareil photographique de Richebourg en extérieur par des températures glaciales, il fait construire spécialement des baraques de bois. La tâche est considérable et pénible, comme en témoigne ce passage d'une lettre du 10 janvier 1859 à Madame Sabatier : « À présent, il s'agit de fabriquer tout simplement un chef-d'œuvre à ces aimables Moscovites. On le fera, on le fera. Vers la fin de février, vous verrez apparaître un garçon d'esprit, velu comme un ours et hérissé de glaçons, qui ne sera autre que moi-même, chargé de notes et de photographies. »

Gautier, heureusement, ne se contente pas de travailler à son grand et périlleux dessein éditorial, il envoie aussi au *Moniteur* des feuilletons par lesquels, tous les lundis, il fait vivre au public parisien sa découverte de la capitale russe et ses habitants. Pétersbourg, que Custine appelait en 1843 « une ville grecque bâtie pour des Tatars », n'est pas le simple objet de la description exotisante, condamatoire ou paternelle d'un voyageur pressé ; pour la première fois, un grand écrivain livre tout son enthousiasme et son admiration à cette cité des arts. Pétersbourg, qui hébergea tant d'écrivains français depuis sa création, fait enfin son entrée dans la littérature française. Parmi les lecteurs ravis des feuilletons de Gautier, il y avait Baudelaire qui, dans une plaquette consacrée à son ami, écrivit : « Par son amour du Beau, amour immense, fécond, sans cesse rajeuni (mettez par exemple, en parallèle, les derniers feuilletons sur Pétersbourg et la Néva avec *Italia* ou *Tra los montes*), Théophile Gautier est un écrivain d'un mérite à la fois *nouveau* et unique. » (*Théophile Gautier*, 1859).

À Pétersbourg, Gautier noue de nombreuses amitiés, avec Nicolaï Swertchkoff (1817-1898) notamment, peintre, fils du

chef des Écuries impériales, qui lui fait découvrir le spectacle des courses de chevaux sur la Néva et l'introduit auprès des artistes de la société du Vendredi. Gautier parvient même à s'introduire dans la presse : il publie dans le *Journal de Saint-Petersbourg* « Éoline, ou la Dryade » qui fournira ensuite, dans *Voyage en Russie*, l'épisode de « L'opéra à Saint-Petersbourg ». D'abord descendu à l'hôtel de Russie, aujourd'hui Grand Hôtel Europe sur la perspective Nevski, il s'installe dès décembre chez un acteur du théâtre français, Henri Varlet, rue Malaïa Morskaïa, rue où quarante ans plus tard devait naître un autre magicien des lettres qui sut saisir la fragile féerie de Pétersbourg, Vladimir Nabokov.

Le 15 octobre, Gautier se trouve au Théâtre-Italien et son attention est attirée par une voisine élégante portant une robe blanche de mousseline brodée doublée de rose. L'association de couleurs est particulièrement chère à Gautier, ébloui tout le jour par les illustrations inespérées que Pétersbourg semble fournir à sa « Symphonie en blanc majeur », écrite neuf ans plus tôt. Qu'avoua Gautier à la jeune femme ? Peut-être osa-t-il des mots semblables aux premiers vers de « À une robe rose » poème dédié à Madame Sabatier : « Que tu me plais dans cette robe / Qui te déshabille si bien ». Peut-être cette robe-là ne déshabillait-elle pas assez bien sa maîtresse, et Gautier crut-il devoir venir en renfort ? C'est bien ce que l'on peut deviner d'après le mot d'excuse qu'il adressa à la dame à la sortie du théâtre :

EN SORTANT DES ITALIENS

*À madame Baubry Vaillant
Saint-Petersbourg, 15 octobre 1858*

*Parfois une abeille posée
Éperdument sur une fleur,
En froisse la feuille rosée
Et la détache par malheur.*

*Pardon si j'ai, comme l'abeille,
Fait choir dans mon essor brûlant,
De votre robe, fleur vermeille,
Au lieu de pétale, un volant !*

On ne sait pas si ces vers charmants valurent à Gautier le pardon de leur destinataire, mais il lui fournirent du moins l'inspiration pour une autre pièce poétique plus achevée, « La Rose-Thé », qui parut en 1863 dans une édition nouvelle des *Émaux et Camées*. On y retrouve la louange de cette nuance de blancheur et de roseur qui lui est chère, puis l'image de l'indiscret insecte qui trouble la fleur de son empressement : « On dirait une rose blanche / Qu'aurait fait rougir de pudeur, / En la lutinant sur la branche, / Un papillon trop plein d'ardeur. »

Malgré ces moments plaisants, les conditions de séjour de Gautier à Pétersbourg sont difficiles. Frileux, il se ruine en fourrures, dilapide ses économies et ne parvient pas à trouver de ressources. À son patron, directeur du *Moniteur universel*, Julien Turgan, il écrit : « Songe que je n'ai reçu aucune avance, aucun secours du journal pour ce voyage très pénible et très coûteux. » Gautier, familier des pays du Sud, d'Alger, Malte et Smyrne, supporte difficilement le climat russe. Mais il est séduit par les charmes nouveaux du grand hiver qui le fascine à son propre étonnement. « Je suis un fils du soleil, et cependant j'aime la neige. On dirait du marbre de Paros en poudre », écrit-il à son ami Ernest Feydeau le 19 décembre 1858.

Le souvenir de son voyage à Pétersbourg modifiera profondément la sensibilité de Gautier et marquera son œuvre. On peut le constater par exemple dans les « effets de neige » du *Capitaine Fracasse*, ou dans le roman *Spirite* où la blancheur marmoréenne de Lavinia d'Aufidéni devient une obsession. Le poème « Symphonie en blanc majeur » de 1849 laissait voir quelles virtuoses arabesques littéraires la couleur de la pureté pouvait inspirer à Gautier. La découverte de Pétersbourg enneigé lui permet de donner un corps à ses rêveries symbolistes. Le blanc se teinte de roseurs, de reflets dorés, de brumes inquiétantes – autant de traces d'une matérialité charnelle qui désormais accompagnent sans le contredire le mouvement néo-platonicien de l'âme vers une pureté brillante et glacée.

Texte extrait de *Voyage en Russie*, 1867.
L'orthographe des noms a été harmonisée.

SAINT-PÉTERSBOURG

La Néva est un beau fleuve, large à peu près comme la Tamise au pont de Londres ; son cours n'est pas long : elle vient du lac Ladoga, tout voisin, qu'elle déverse dans le golfe de Finlande. Quelques tours de roue nous amenèrent le long d'un quai de granit près duquel était rangée une flottille de petits bateaux à vapeur, de goélettes, de schooners et de barques.

De l'autre côté du fleuve, c'est-à-dire sur la droite en remontant le cours, s'élevaient les toits d'immenses hangars recouvrant des cales de construction ; sur la gauche, de grands bâtiments à façade de palais, qu'on nous dit être le corps des mines et l'école des cadets de la marine, développaient leurs lignes monumentales.

Ce n'est pas une mince affaire que de transborder les bagages, malles, valises, cartons à chapeaux, colis de toutes sortes qui encombrent le pont d'un bateau à vapeur au moment où l'on débarque, et de reconnaître son bien parmi tout cet amoncellement. Une nuée de moujiks eurent bientôt enlevé tout cela pour le porter au bureau de visite sur le quai, suivis chacun par le propriétaire inquiet.

La plupart de ces moujiks avaient la chemise rose par-dessus le pantalon, en forme de jaquette, les grègues larges et les bottes à mi-jambe ; d'autres, quoique la température fût insolitement douce, étaient affublés déjà de la touloupe ou tunique en peau de mouton. La touloupe se met la laine en dedans, et quand elle est neuve, la peau tannée est d'une couleur saumon pâle assez agréable à l'œil ; quelques piqûres y simulent des ornements, et le tout ne manque pas de caractère ; mais le moujik est fidèle à sa touloupe comme l'Arabe à son burnous ; une fois endossée, il ne la quitte plus :

c'est sa tente et son lit ; il l'habite nuit et jour, dort avec elle dans tous les coins, sur tous les bancs, sur tous les poêles. Aussi, bientôt le vêtement se graisse, se miroite, se glace et prend ces tons de bitume qu'affectionnent les peintres espagnols dans leurs tableaux picaresques ; mais, contrairement aux modèles de Ribera et de Murillo, le moujik est propre sous ce lambeau crasseux, car il va aux étuves une fois par semaine. Ces hommes à longs cheveux et à larges barbes, vêtus de peaux de bêtes, sur ce quai magnifique d'où l'on aperçoit de tous côtés des dômes et des flèches d'or, préoccupent, par le contraste, l'imagination de l'étranger. Ne vous représentez cependant rien de farouche ou d'alarmant ; ces moujiks ont la physionomie douce, intelligente, et leurs manières polies feraient honte à la brutalité de nos portefaix.

La visite de notre malle se fit sans autre incident que la découverte très facile des *Parents pauvres*, de Balzac, et des *Ailes d'Icare*, de Charles de Bernard, posés sur notre linge, et qu'on nous prit en nous disant de les réclamer au bureau de censure où l'on nous les rendrait sans doute.

Les formalités remplies, nous étions libre de nous répandre par la ville. Une multitude de *drojkys* et de petites charrettes à transporter les bagages attendaient devant le bureau de visite, sûrs de ne pas manquer de pratiques. Nous savions bien en français le nom de l'endroit où l'on nous avait recommandé de descendre, mais il fallait le traduire en russe au cocher. Un de ces domestiques de place qui ne parlent plus aucun idiome, et finissent par se composer une sorte de langue franque assez semblable au jargon qu'emploient les Turcs postiches dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*, vit notre embarras, comprit à peu près que nous voulions aller hôtel de Russie, chez M. Klée, empila nos paquets sur un *rospousky*, y grimpa près de nous, et nous voilà en route. Le *rospousky* est un chariot bas de la construction la plus primitive : deux rondins à peine dégrossis posés sur quatre petites roues, ce n'est pas plus compliqué que cela !

Quand on vient de quitter les solitudes majestueuses de la mer, le tourbillon de l'activité humaine et le tumulte d'une grande capitale vous causent une sorte d'éblouissement ; l'on passe emporté comme dans un rêve à travers des objets

inconnus, voulant tout voir et ne voyant rien ; il vous semble que les vagues vous balancent encore, surtout quand un véhicule aussi peu suspendu qu'un *rospousky* vous fait tanguer et rouler sur un pavé inégal, et produit en terre ferme l'illusion du mal de mer : mais, quoique durement cahotés, nous ne perdions pas un coup d'œil, et nous dévorions du regard les aspects nouveaux qui se présentaient à nous.

Nous arrivâmes bientôt à un pont que nous sûmes plus tard être le pont de l'Annonciation, ou, plus familièrement, le pont Nicolas ; l'on y aboutit par deux voies mobiles, qui se déplacent pour le passage des bateaux et se rejoignent ensuite, de sorte que le pont figure sur le fleuve un Y aux branches écourtées ; au point de rencontre de ces branches se dresse une petite chapelle d'une extrême richesse, dont nous ne pûmes qu'entrevoir en passant les mosaïques et les dorures.

Au bout du pont, dont les piles sont de granit et les arches de fer, la voiture tourna et remonta le quai des Anglais, tout bordé de palais à frontons et à colonnes, ou d'hôtels particuliers non moins splendides, peints de couleurs gaies, avec des balcons et des marquises avançant sur le trottoir. La plupart des maisons de Saint-Pétersbourg, comme celles de Londres et de Berlin, sont en briques que l'on recouvre de crépis nuancés diversement, de manière à détacher les lignes de l'architecture et à produire un bel effet décoratif. En les longeant, nous admirions, derrière les vitres des fenêtres basses, des bananiers et des plantes tropicales épanouis dans ces tièdes appartements pareils à des serres.

Le quai des Anglais débouche sur l'angle d'une grande place où *Pierre le Grand*¹, de Falconet, fait cabrer son cheval, le bras étendu vers la Néva, au sommet de la roche qui lui sert de socle. Nous le reconnûmes tout de suite, d'après les descriptions de Diderot et les dessins que nous en avons vus. Au fond de la place se dessinait à grands traits la gigantesque silhouette de Saint-Isaac avec son dôme d'or, sa tiare de colonnes, ses quatre clochetons et son fronton octostyle. À l'entrée d'une rue, en retour du quai des Anglais, sur des colonnes de porphyre, des Victoires ailées en bronze tenaient des palmes. Tout cela, confusément entrevu dans la rapidité de

la course et l'étonnement de la nouveauté, formait un ensemble magnifique et babylonien.

En continuant à suivre la même direction, nous apparut bientôt l'immense palais de l'Amirauté. D'une tour carrée en forme de temple et ornée de colonnettes, posée sur son comble, s'élançait cette mince flèche d'or ayant un vaisseau pour girouette, qu'on aperçoit de si loin et qui préoccupait nos regards dans le golfe de Finlande ; les allées d'arbres qui s'étendent autour de l'édifice n'avaient pas encore perdu leur feuillage, quoique l'automne fût déjà avancé (10 octobre).

Plus loin, au centre d'une dernière place, jaillissait d'un socle d'airain la colonne Alexandrine, prodigieux monolithe de granit rose surmonté d'un ange portant une croix. Nous ne fîmes que l'entrevoir, car la voiture tourna et s'engagea dans la perspective Nevsky, qui est à Saint-Pétersbourg ce qu'est la rue de Rivoli à Paris, Regent's Street à Londres, la calle d'Alcala à Madrid, la rue de Tolède à Naples : l'artère principale de la ville, l'endroit le plus fréquenté et le plus vivant.

Ce qui nous frappa surtout, c'était l'immense mouvement de voitures – un Parisien cependant ne s'étonne guère en ce genre – qui avait lieu dans cette large voie, et surtout l'extrême vitesse des chevaux. Les *drojkys* sont, comme on sait, des espèces de petits phaétons bas et très légers, qui ne contiennent que deux personnes au plus ; ils vont comme le vent, conduits par des cochers aussi hardis qu'habiles. Ils rasaient notre *rospousky* avec une rapidité d'hirondelles, se croisaient, se coupaient, passaient du pavé de bois au pavé de granit sans jamais se toucher ; des embarras en apparence inextricables se dénouaient comme par enchantement, et chacun, à fond de train, filait de son côté et trouvait la place de ses roues là où une brouette n'aurait pu passer.

La perspective Nevsky est à la fois la rue marchande et la belle rue de Saint-Pétersbourg ; les boutiques s'y louent aussi cher que sur le boulevard des Italiens : c'est un mélange de magasins, de palais, d'églises tout à fait original ; sur les enseignes brillent en traits d'or les beaux caractères de

l'alphabet russe qui a retenu quelques lettres grecques, et dont les formes lapidaires se prêtent à l'inscription.

Tout cela nous passait devant les yeux comme un rêve, car le *rospousky* allait fort vite, et, avant de nous en être rendu bien compte, nous étions devant le perron de l'hôtel de Russie, dont le maître tança vertement le domestique de place qui avait installé notre seigneurie sur un si misérable véhicule.

L'hôtel de Russie, situé au coin de la place Michel, près de la perspective Nevsky, n'est guère moins grand que l'hôtel du Louvre à Paris ; ses corridors sont plus longs que bien des rues, et l'on peut s'y fatiguer. Le bas est occupé par de vastes salons où l'on dîne et que décorent des plantes de serre. Dans la première salle, sur une espèce de *bar-room*, du caviar, des harengs, des sandwiches de pain blanc et de pain bis, du fromage de plusieurs sortes, des flacons de bitter, de kummel, d'eau-de-vie, servent, selon la mode russe, à ouvrir l'appétit aux consommateurs. Les hors-d'œuvre ici se mangent avant le repas, et nous avons trop voyagé pour trouver cet usage bizarre. Chaque pays a ses habitudes : n'apporte-t-on pas, en Suède, le potage au dessert ?

À l'entrée de cette salle, était un porte-manteau entouré d'une cloison, où chacun suspendait son paletot, son cache-nez, son plaid, et déposait ses galoches. Il ne faisait cependant pas froid, et le thermomètre marquait, à l'air libre, sept ou huit degrés de chaleur. Ces précautions minutieuses, par une température si douce, nous étonnaient, et nous regardions au-dehors si la neige ne blanchissait pas déjà les toits, mais la faible lueur rosée du couchant les colorait seule.

Cependant les doubles fenêtres étaient posées partout ; d'énormes chantiers de bois encombraient les cours, et l'on s'apprêtait à recevoir l'hiver de la bonne façon. Notre chambre avait aussi cette fermeture hermétique ; entre un châssis et l'autre était répandu du sable dans lequel s'implantaient de petits cornets remplis de sel, destinés à absorber l'humidité et à prévenir les ramages de vif-argent dont, sans cette précaution, la gelée entame les vitres ; des bouches de chaleur en cuivre, pareilles à des gueules de boîtes aux lettres, se tenaient prêtes à souffler leurs trombes d'air chaud, mais

l'hiver était en retard ; et la double fenêtre servait à maintenir dans l'appartement une tiédeur agréable. L'ameublement n'avait de caractéristique qu'un de ces immenses canapés recouverts de cuir capitonné qu'on rencontre partout en Russie, et qui, avec leurs nombreux coussins, sont plus commodes que les lits, fort mauvais, du reste, pour la plupart.

Après le dîner, nous sortîmes sans guide, selon notre habitude, et nous fiant à notre instinct d'orientation pour retrouver notre gîte. Un cadran d'horloger à un angle, une tour de vigie à un autre, devaient nous servir de point de repère.

Cette première sortie au hasard à travers une ville inconnue, et longtemps rêvée, est une des plus vives jouissances du voyageur et le paye avec usure des fatigues de la route. Est-ce un raffinement de dire que la nuit, par ses ombres mêlées de lueurs, son mystère et ses grandissements fantastiques, ajoute beaucoup à cette volupté ? L'œil entrevoit, l'imagination achève. La réalité ne se dessine pas encore en lignes trop dures, et les aspects s'ébauchent en larges masses, comme un tableau que le peintre se propose de finir plus tard.

Nous voilà donc suivant le trottoir à petits pas et descendant la Perspective dans le sens de l'Amirauté. Tantôt nous regardions les passants, tantôt les boutiques vivement éclairées, ou nous plongeons de l'œil dans les sous-sols, qui nous rappelaient les caves de Berlin et les tunnels de Hambourg. À chaque pas, nous rencontrions derrière d'élégantes vitrines des étalages de fruits artistement groupés : des ananas, des raisins de Portugal, des citrons, des grenades, des poires, des pommes, des prunes, des pastèques. Le goût des fruits est aussi général en Russie que le goût des bonbons en Allemagne ; ils coûtent fort cher, ce qui les fait rechercher encore davantage. Sur le trottoir, des moujiks offraient aux passants des pommes vertes acides à l'œil, qui trouvaient pourtant des acheteurs. Il y en avait dans tous les coins.

Cette première reconnaissance poussée, nous rentrâmes à l'hôtel. Si les enfants ont besoin d'être bercés pour s'endormir, les hommes préfèrent le sommeil immobile ; et la mer pendant trois nuits nous avait assez secoué dans notre barcelonnette à vapeur pour nous faire désirer un lit plus stable ; mais à travers

nos rêves, l'ondulation des vagues se faisait encore sentir. Nous avons éprouvé plusieurs fois cet effet bizarre. Le sacrosaint plancher des vaches, tant apprécié de Panurge, n'est pas un remède aussi prompt qu'on le pense aux angoisses que cause le sol mouvant de la plaine liquide.

Le lendemain, nous sortîmes de bonne heure pour revoir au jour le tableau deviné la veille aux vagues lueurs du crépuscule et de la nuit. Comme la perspective Nevsky résume en quelque sorte Saint-Pétersbourg, vous nous permettrez d'en donner une description un peu longue et détaillée qui vous fera entrer tout de suite dans l'intimité de la ville. Pardonnez-nous d'avance quelques remarques puériles et minutieuses en apparence. Ce sont ces petites choses négligées comme trop humbles et d'une observation trop facile qui constituent la différence d'un endroit à un autre, et vous avertissent que vous n'êtes pas dans la rue Vivienne ou à Piccadilly.

C'est de la place de l'Amirauté que part la perspective Nevsky pour se prolonger dans un lointain immense jusqu'au couvent de Saint-Alexandre-Nevsky, où elle aboutit après une légère flexion. La voie est large comme toutes celles de Saint-Pétersbourg ; le milieu de la chaussée a reçu un cailloutis assez raboteux dont les deux déclivités, en se rencontrant, forment le lit du ruisseau. De chaque côté, une zone de pavage en bois accompagne la bande des petits fragments de granit ; de larges dalles revêtent le trottoir.

La flèche de l'Amirauté, qui ressemble au mât d'un navire d'or planté dans le toit d'un temple grec, forme au bout de la Perspective un point de vue heureusement ménagé. Au moindre rayon de soleil, une paillette de lumière y brille et amuse l'œil du plus loin qu'on l'aperçoive. Deux autres rues voisines jouissent aussi de cet avantage et laissent voir, par une adroite combinaison de lignes, la même aiguille dorée ; mais pour le moment, nous allons tourner le dos à l'Amirauté et remonter la Perspective jusqu'au pont d'Anitchkov, c'est-à-dire dans sa partie la plus vivante et la plus fréquentée. Les maisons qui la bordent sont hautes et vastes, avec des apparences de palais ou d'hôtels. Quelques-unes, les plus anciennes, rappellent l'ancien style français un peu italianisé, et présentent un mélange de Mansart et de Bernin assez

majestueux ; pilastres corinthiens, corniches, fenêtres à frontons, consoles, œils-de-bœuf à volutes, portes à mascarons, rez-de-chaussée à refends et à bossage se détachant d'ordinaire d'un fond de crépi rosé. D'autres offrent les fantaisies du style Louis XV, rocailles, chicorées, serviettes, pots à feu, tandis que le goût grec de l'Empire aligne plus loin ses colonnes et ses frontons triangulaires rechapés de blanc sur un fond jaune. Les maisons, tout à fait modernes, sont dans le genre anglo-allemand et semblent avoir pris pour type ces magnifiques hôtels des villes de bains dont les lithographies séduisent les voyageurs. Cet ensemble, dont il ne faudrait pas étudier les détails de trop près, car l'emploi de la pierre donne seul de la valeur à l'exécution des ornements en conservant l'empreinte directe de l'artiste ; cet ensemble, disons-nous, forme un coup d'œil admirable pour lequel le nom de « perspective » que porte la rue, ainsi que beaucoup d'autres de Saint-Petersbourg, nous paraît merveilleusement juste et significatif. Tout est combiné pour l'optique ; et la ville, créée d'un seul coup par une volonté qui ne connaissait pas d'obstacle, est sortie complète du marécage qu'elle recouvre, comme une décoration de théâtre au sifflet du machiniste.

Si la perspective Nevsky est belle, hâtons-nous de dire qu'elle profite de sa beauté. *Fashionable* et marchande, elle fait alterner les palais et les magasins ; nulle part, si ce n'est à Berne, l'enseigne ne déploie un tel luxe. C'est à ce point qu'il faut presque l'admettre comme un ordre d'architecture moderne à ajouter aux cinq ordres de Vignole². Les lettres d'or tracent leurs pleins et leurs déliés sur des champs d'azur, sur des panneaux noirs ou rouges, se découpent en estampages évidés, s'appliquent aux glaces des devantures, se répètent à chaque porte, profitent des angles de rue, s'arrondissent autour des cintres, s'étendent le long des corniches, profitent de la saillie des *podiezs* (marquises), descendent dans les escaliers des sous-sols, et cherchent tous les moyens de forcer l'œil du passant. Mais peut-être ne savez-vous pas le russe, et la forme de ces caractères ne signifie-t-elle rien de plus pour vous qu'un dessin d'ornement ou de broderie ? Voici à côté la traduction française ou allemande. Vous n'avez pas encore compris ? L'enseigne complaisante vous pardonne de ne connaître aucune de ces trois langues, elle suppose même le

cas où vous seriez complètement illettré, et elle représente au naturel les objets qui se débitent dans le magasin qu'elle annonce. Des grappes d'or, sculptées ou peintes, indiquent le marchand de vin ; plus loin, ce sont des jambons glacés, des saucissons, des langues de bœuf, des boîtes de caviar désignant une boutique de comestibles ; des bottes, des brodequins, des galoches naïvement figurés disent aux pieds qui ne savent pas lire : « Entrez ici, et vous serez chaussés » ; des gants en sautoir parlent un idiome intelligible à tous. Il y a aussi des mantelets et des robes de femme surmontés d'un chapeau ou d'un bonnet auquel l'artiste n'a pas jugé nécessaire d'adjoindre de figure ; des pianos vous invitent à essayer leurs claviers peints. Tout cela est amusant pour le flâneur et a son caractère.

La première chose qui attire l'attention du Parisien en entrant dans la perspective Nevsky, c'est le nom du marchand d'estampes Daziario dont il a sans doute remarqué l'enseigne russe sur le boulevard italien ; en remontant vers la droite, il s'arrêtera au magasin de Beggrov, le Desforges de Saint-Pétersbourg, qui vend des couleurs et a toujours à sa vitrine quelque aquarelle ou peinture exposée.

De nombreux canaux sillonnent la ville bâtie sur douze îlots comme une Venise septentrionale. Trois de ces canaux coupent transversalement, sans l'interrompre, la perspective Nevsky : le canal de la Moïka, celui de Catherine, et plus loin le canal de la Ligovka et de la Fontanka. La Moïka est franchie par le pont de Police, dont la courbure assez saillante répète trop exactement l'arche et ralentit un moment l'allure rapide des *drojkys*. Le pont de Kazan et le pont d'Anitchkov traversent les deux autres canaux. Quand on passe sur ces ponts avant la saison des glaces, le regard s'enfonce avec plaisir dans la trouée qu'ouvrent à travers les maisons ces eaux resserrées par des quais de granit et sillonnées de barques.

Lessing, l'auteur de *Nathan le Sage*, eût aimé la perspective Nevsky, car ses idées de tolérance religieuse y sont mises en pratique de la façon la plus libérale ; il n'est guère de communion qui n'ait son église ou son temple sur cette large rue et n'y exerce son culte en toute liberté.

À gauche, dans le sens où nous marchons, voici l'église hollandaise, le temple luthérien de Saint-Pierre, l'église catholique de Sainte-Catherine, une église arménienne, sans compter, dans les rues adjacentes, la chapelle finnoise et des temples d'autres sectes réformées ; à droite, la cathédrale russe de Notre-Dame-de-Kazan, une autre église grecque et une chapelle du vieux rite dit Starovertzi ou Raskolniki.

Toutes ces maisons de Dieu, exceptée Notre-Dame-de-Kazan qui interrompt la ligne et arrondit sur une vaste place son élégant portique demicirculaire, imité de la colonnade de Saint-Pierre à Rome, sont mêlées familièrement aux maisons des hommes ; leurs façades ne s'isolent que par un léger recul ; elles s'offrent sans mystère à la piété du passant, reconnaissables à leur style d'architecture spécial. Chaque église est entourée de vastes terrains concédés par les tsars, terrains couverts de riches constructions que loue la fabrique.

En continuant son chemin, on arrive à la tour de la Douma, espèce de vigie pour le feu, comme la tour du Seraskier à Constantinople ; sur son comble est disposé un appareil de signaux, où des boules rouges ou noires indiquent la rue où flambe l'incendie.

Tout auprès, du même côté, s'élève le Gostiny-Dvor, grand édifice carré, avec deux étages de galeries, qui rappelle un peu notre Palais-Royal, et renferme des boutiques de toutes sortes, à étalages luxueux. Ensuite vient la Bibliothèque impériale, avec sa façade arrondie, à colonnes ioniennes ; puis le palais Anitchkov, qui donne son nom au pont voisin, orné de quatre chevaux de bronze, retenus par des écuyers, et se cabrant sur des piédestaux de granit.

Voici la perspective Nevsky à peu près esquissée ; mais, vous direz-vous, il n'y a personne dans votre tableau, comme dans ceux que font les barbouilleurs turcs. De grâce, attendez un peu, nous allons maintenant animer notre vue et la peupler de figures. L'écrivain, moins heureux que le peintre, ne peut présenter les objets que successivement.

Nous avons promis de mettre des personnages dans notre perspective Nevsky. Essayons de les croquer nous-même, n'ayant pas, comme les dessinateurs d'architecture, la

ressource d'emprunter un crayon, plus alerte que le nôtre à écrire au bas de la planche : « Figures de Duruy ou de Bayot. »

C'est de une heure à trois heures que l'affluence est la plus grande ; outre les passants qui vont à leurs affaires et marchent d'un pas rapide, il y a les promeneurs dont le seul but est de voir, d'être vus et de faire un peu d'exercice ; leurs coupés ou leurs *drojkys* les attendent à un point convenu, ou même les suivent parallèlement sur la chaussée, au cas où la fantaisie de remonter en voiture les prendrait.

Vous distinguez d'abord les officiers de la garde, en capote grise, dont une patte sur l'épaule marque le grade ; ils s'avancent la poitrine presque toujours étoilée de décorations et coiffés du casque ou de la casquette ; ensuite viennent les *tchinovniks* (fonctionnaires) en longues redingotes plissées dans le dos et froncées par derrière à la ceinture ; ils portent, au lieu de chapeau, une casquette de couleur sombre, avec cocarde ; les jeunes gens, qui ne sont ni militaires ni employés, ont des paletots garnis de fourrures d'un prix dont s'étonnent les étrangers et devant lequel reculeraient nos élégants. Ces paletots, de drap très fin, sont doublés de martre ou de musc et ont des collets de castor coûtant de cent à trois cents roubles, selon que la peau est plus fournie, plus moelleuse, plus foncée de couleur et qu'elle a conservé des poils bancs dépassant le niveau de la fourrure. Un paletot de mille roubles n'a rien d'exorbitant, il y en a qui valent davantage ; c'est là un luxe russe inconnu chez nous ; à Saint-Pétersbourg, on pourrait faire au proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es », cette variante septentrionale : « Dis-moi comment tu te fourres, je te dirai ce que tu vaux ». On est considéré d'après sa pelisse.

Si les Vénitiennes ne vont qu'en gondole, les femmes de Saint-Pétersbourg ne vont qu'en voiture ; à peine descendent-elles pour faire quelques pas sur la Perspective. Elles ont des chapeaux et des modes de Paris. Le bleu semble être leur couleur favorite ; il va bien à leur teint blanc et à leurs cheveux blonds. De l'élégance de leur taille on n'en peut juger, dans la rue du moins, car d'amples pelisses de satin noir ou quelquefois d'étoffe écossaise à larges carreaux les enveloppent du talon à la nuque. La coquetterie cède ici aux

considérations de climat, et les plus jolis pieds s'enfoncent sans regret dans de larges chaussures : les Andalouses préféreraient mourir mais, à Saint-Pétersbourg, cette phrase « recevoir un froid » répond à tout. Ces pelisses sont garnies de martre zibeline, de renard bleu de Sibérie et autres fourrures, dont nous ne pouvons, nous autres Occidentaux, soupçonner les prix extravagants : le luxe sur ce point est inouï, et si la rigueur du ciel ne permet aux femmes qu'un sac informe, soyez tranquille, ce sac coûtera autant que les plus splendides toilettes.

Au bout d'une cinquantaine de pas, les belles indolentes remontent dans leurs coupés ou leurs calèches, vont faire des visites ou rentrent chez elles.

Ce que nous disons là se rapporte aux femmes de la société, c'est-à-dire aux femmes nobles ; les autres, fussent-elles aussi riches, ont des allures plus humbles, même à beauté égale : la qualité prime tout. Voici des Allemandes, femmes de négociants, reconnaissables à leur type germanique, à leur air de douceur rêveuse, à leurs vêtements propres, mais d'étoffes plus simples ; elles ont des talumas, des basquines ou des manteaux de drap à longs poils. Voilà des Françaises en toilettes tapageuses, en pardessus de velours, en chapeau couvrant tout le sommet de la tête, qui font penser à Mabillet et aux Folies-Nouvelles, sur ce trottoir de la perspective Nevsky.

À la rigueur, jusqu'à présent, vous pourriez vous croire rue Vivienne ou au boulevard ; un peu de patience, vous allez voir des types russes. Regardez cet homme en cafetan bleu boutonné sur le coin de la poitrine comme une robe chinoise, froncé aux hanches de plis symétriques, et d'une propreté exquise : c'est un *artelchtchik*, ou domestique de marchand ; une casquette à disque plat et à visière plaquée sur le front complète son costume ; il a les cheveux et la barbe séparés comme Jésus-Christ ; sa physionomie est honnête et intelligente. On lui confie les recouvrements, les demandes et les commissions qui exigent de la probité.

Au moment où vous vous lamentiez sur l'absence de pittoresque, passe à côté de vous une nourrice en ancien habit national ; elle est coiffée du *povoïnik*, espèce de toque en

forme de diadème, de velours rouge ou bleu, agrémenté de broderies d'or. Le *povoïnik* est ouvert ou fermé ; ouvert, il désigne une jeune fille ; fermé, une femme ; celui des nourrices a un fond, et leurs cheveux sortent de dessous cette toque distribués en deux nattes qui pendent sur le dos. Vierges, elles réunissaient leur chevelure en une seule tresse. La robe de damas ouaté, avec une taille sous les bras et une jupe très courte, ressemble à une tunique et laisse voir une seconde jupe d'une étoffe moins riche. La tunique est rouge ou bleue comme le *povoïnik* ; un large galon d'or la borde. Ce costume, foncièrement russe, a du style et de la noblesse, porté par une belle femme. Le grand habit de gala, dans les fêtes de cour, est taillé sur ce patron ; et, ruisselant d'or, constellé de diamants, il ne contribue pas peu à leur splendeur.

En Espagne, c'est aussi une élégance d'avoir une nourrice sur place portant le costume de *pasiëga* ; et nous admirions ces belles paysannes au Prado ou calle d'Alcala, avec leurs vestes de velours noir et leurs jupes écarlates à bandes d'or. On dirait que la civilisation, sentant le cachet national s'effacer, veut en imprimer le souvenir à ses enfants, en faisant venir du fond de la campagne une femme au costume antique, qui est comme l'image de la mère-patrie.

À propos de nourrice, on peut parler d'enfants ; la transition est toute naturelle. Les bébés russes sont fort gentils dans leur petit cafetan bleu et sous leur chapeau aplati en *sombrero calanès* que décore le bout œillé d'une plume de paon.

Il y a toujours sur le trottoir quelques *dvorniks*, ou portiers, occupés à balayer en été, ou à enlever la glace en hiver. Ils se tiennent bien rarement dans leurs loges, si loges ils ont dans le sens que nous donnons à ce mot ; ils veillent toute la nuit, ne connaissent pas le cordon et viennent ouvrir en personne au premier appel. Car ils admettent, chose étrange ! qu'un portier est fait pour ouvrir la porte à trois heures du matin comme à trois heures de l'après-midi. Ils dorment çà et là et ne se déshabillent jamais. Ils ont la chemise bleue par-dessus le pantalon, des grègues demi-larges et les grosses bottes, costume qu'ils échangent aux premiers froids contre la peau de mouton retournée.

De temps en temps, un gamin drapé à mi-corps d'un tablier en forme de pagne, retenu à la taille par une ficelle, sort d'un atelier d'artisan et traverse rapidement la rue pour entrer un peu plus loin dans une maison ou une boutique ; c'est un apprenti que son maître envoie en commission.

Le tableau ne serait pas complet si nous n'y dessinions quelques douzaines de moujiks en touloupe miroitée de crasse et de graisse, qui vendent des pommes ou des gâteaux, portent des provisions dans des *karzines* (corbeilles en copeaux de sapin tressés), raccommode avec la hache le pavé de bois, ou, réunis par groupes de quatre ou six, s'avancent à pas comptés, un piano, une table ou un canapé sur la tête.

On ne voit guère de femmes moujikes, soit qu'elles restent à la campagne sur les terres des maîtres, soit qu'elles s'occupent à la maison de travaux domestiques. Celles qu'on rencontre de loin en loin n'ont rien de caractéristique. Un mouchoir noué sous le menton leur couvre et leur encadre la tête ; un paletot ouaté d'étoffe commune, de couleur neutre et de propreté douteuse, leur descend jusqu'à mi-jambe et montre une jupe d'indienne avec de gros bas de feutre et des galoches de bois. Elles sont peu jolies, mais elles ont l'air triste et doux ; aucun éclair d'envie n'allume leurs yeux pâles à la vue d'une belle dame bien parée, et la coquetterie semble leur être inconnue. Elles acceptent leur infériorité, ce que pas une femme ne fait chez nous, quelque bas placée qu'elle soit.

Du reste, on est frappé du petit nombre proportionnel de femmes dans les rues de Saint-Pétersbourg. Comme en Orient, les hommes seuls semblent avoir le privilège de sortir. C'est le contraire en Allemagne, où la population féminine est toujours dehors.

Nous n'avons encore peuplé de figurines que le trottoir ; la chaussée ne présente pas un spectacle moins animé et moins vivant. Il y coule un torrent perpétuel de voitures lancées à fond de train, et, traverser la Perspective n'est pas une opération moins périlleuse que de couper le boulevard entre la rue Drouot et la rue Richelieu. On marche peu à Saint-Pétersbourg et l'on prend un *drojky* pour une course de quelques pas. La voiture est considérée ici non comme un

objet de luxe, mais comme un objet de première nécessité. De petits marchands, des employés peu rétribués se retranchent bien des choses, et se gênent pour avoir *caréta*, *drojky* ou traîneau. Aller à pied implique une sorte de déshonneur. Un Russe sans voiture est comme un Arabe sans cheval. On pourrait douter de sa noblesse, le prendre pour un *mechtchanine*, pour un serf.

Le *drojky* est la voiture nationale par excellence, elle n'a d'analogue dans aucun pays et mérite une description particulière. En voici précisément un qui attend, rangé près du trottoir, son maître en visite dans quelque maison, et qui semble poser tout exprès pour nous. C'est un *drojky fashionable*, appartenant à un jeune seigneur curieux de ses équipages. Le *drojky* est une toute petite voiture découverte, très basse et à quatre roues ; celles de derrière ne sont pas plus grandes que les roues antérieures de nos américaines ou de nos victorias ; celles de devant que des roues de brouette. Quatre ressorts ronds supportent la caisse qui se divise en deux sièges, l'un pour le cocher, l'autre pour le maître. Ce dernier siège est rond, et, dans les *drojkys* élégants dits *drojkys égoïstes*, on ne peut admettre qu'une seule personne ; dans les autres, il y a deux places, mais si étroitement mesurées, qu'on est obligé de passer son bras autour de son voisin ou de sa voisine. De chaque côté, deux paracrottes de cuir verni s'arrondissent au-dessus des roues et, par leur réunion sur le flanc de la voiture, qui n'a pas de portières, forment un marchepied descendant à quelques pouces du sol. Sous le siège du cocher se trouve le col de cygne ; il n'y a pas de boîtes à patentes aux roues, pour la raison que nous allons dire en décrivant le mode d'attelage.

La couleur du *drojky* varie peu. Elle est œil-de-corbeau, rechampie de filets bleu clair ou vert russe avec des filets vert pomme ; mais toujours, quelle que soit la nuance choisie, le ton demeure foncé.

Le siège est garni en maroquin capitonné ou en drap de teinte sombre. Un tapis de Perse ou une moquette s'étend sous les pieds. Il n'y a pas de lanternes au *drojky*, et il file la nuit sans avoir deux étoiles au front. C'est au passant à prendre garde et au cocher à crier : Gare !

Rien n'est plus joli, plus mignon, plus léger que ce frêle équipage qu'on emporterait sous son bras. Il semble sortir de chez le carrossier de la reine Mab.

Attelé à cette coquille de noix avec laquelle il sauterait une barrière, piaffe sur place, impatient et nerveux, un magnifique cheval qui a peut-être coûté six mille roubles, un cheval de la célèbre race Orloff, sous robe gris fer luné, aux performances arrondies, à la riche crinière, à la queue argentée et comme poudrée de micas brillants. Il piétine et s'encapuchonne, gratte le pavé de l'ongle, maintenu à grand-peine par un cocher robuste. Il est nu entre ses brancards, et aucun enchevêtrement de harnais n'empêche d'admirer sa beauté. Quelques fils légers, cordonnets de cuir, larges tout au plus d'un centimètre et rattachés entre eux par de petits ornements argentés ou dorés, jouent sur lui sans le gêner, sans le couvrir, sans rien dérober de la perfection de ses formes. Les montants de la têtière sont papelonnés de petites écailles métalliques, et l'on n'y plaque pas ces lourdes œillères, volets noirs qui aveuglent ce que le cheval a du plus beau, sa prunelle dilatée et pleine de flamme. Deux chaînettes d'argent se croisent avec grâce sur le chanfrein : le filet est garni de cuir, de peur que le froid du fer n'offense la délicatesse des barres, car un simple filet suffit à diriger la noble bête. Le collier, très léger et très souple, est la seule partie du harnais qui rattache le cheval à la voiture, car l'attelage russe n'a pas de traits. Au collier s'adaptent directement les brancards, noués par des courroies enroulées et tournées plusieurs fois sur elles-mêmes, mais sans boucles ni anneaux, ni aucune agrafe en métal. Au point de jonction du collier et des brancards sont fixés, au moyen des mêmes courroies, les cordes d'un arc en bois flexible qui se courbe au-dessus du garrot du cheval, comme une anse de panier dont on voudrait rapprocher les bouts. Cet arc, nommé *douga*, un peu penché en arrière, sert à maintenir l'écartement du collier et des bras du brancard, de manière à ce qu'ils ne blessent pas l'animal, et à suspendre à un crochet, le *douga*, les lanières d'enrènement.

Ce n'est pas au train du *drojky* que s'attachent les brancards, mais bien à l'essieu des premières roues, qui dépasse le moyeu et traverse la mince pièce de bois maintenue

par une clavette extérieure. Pour plus de solidité, un trait placé en dehors va se relier au système de courroies du collier. Ce mode d'attelage fait tourner avec aisance le train de devant, la traction opérant sur les bouts de l'essieu comme sur un levier.

Voilà une description bien minutieuse sans doute, mais les descriptions vagues ne peignent rien, et peut-être que les *sportsmen* de Paris ou de Londres ne seront pas fâchés de savoir comment est fait et attelé le *drojky* d'un *sportsman* de Saint-Pétersbourg.

Bon ! Nous n'avons pas parlé du cocher ; c'est pourtant un personnage caractéristique et plein de couleur locale qu'un cocher russe ! Coiffé d'un chapeau bas-de-forme dont le ballon s'étrangle autour de la tête, et dont les bords retroussés en ailes de chaque côté se busquent sur le front et sur la nuque ; vêtu d'un long cafetan bleu ou vert, fermé sous le bras gauche par cinq agrafes ou cinq boutons d'argent, qui se plisse autour des hanches et se serre à la taille par une ceinture circassienne tramée d'or ; montrant son col musculeux cerclé par sa cravate, étalant sa large barbe sur sa poitrine, les bras tendus et tenant une rêne de chaque main, il a, il faut l'avouer, une mine triomphante et superbe, il est bien le cocher de son attelage ! Plus il est gros, plus il se paye cher ; entré maigre à un service, il demande de l'augmentation s'il engraisse.

Comme l'on conduit à deux mains, l'usage du fouet est inconnu. Les chevaux s'animent ou se modèrent au son de la voix. Ainsi que les muletiers espagnols, les cochers russes adressent des compliments ou des invectives à leurs bêtes ; tantôt ce sont des diminutifs d'une tendresse charmante, tantôt des injures horriblement pittoresques que la pudeur moderne nous empêche de traduire. Le président de Brosses n'y eût pas manqué. Si l'animal se ralentit ou fait une faute, un petit coup de bride sur la croupe suffit pour l'accélérer ou le redresser. Les cochers vous avertissent de vous ranger en criant *Béréguiss !... Beréguiss !...* Si vous n'obéissez pas assez vite à l'injonction, il disent en accentuant avec force : *Béréguis... sta... eh !* C'est un amour-propre pour les cochers de bonne maison de ne jamais hausser la voix.

Mais voici que le jeune seigneur remonte dans sa voiture. Le cheval part au grand trot en steppant de manière à toucher ses naseaux avec ses genoux ; on dirait qu'il danse, mais cette coquetterie d'allure ne lui fait rien perdre de sa rapidité.

Quelquefois, on attelle au *drojky* un autre cheval qu'on nomme *pristiajka*, ce qui peut se traduire par cheval de bricole ; il est maintenu par une seule rêne extérieure et galope pendant que son compagnon trotte. La difficulté est de soutenir les deux allures égales et dissemblables. Ce cheval, qui a l'air de gambader le long de l'attelage et d'accompagner son camarade par plaisir, a quelque chose de gai, de libre et de gracieux dont on ne retrouve l'analogue nulle part.

Les *drojkys* de place sont tout à fait pareils de disposition, sauf l'élégance de la coupe, le soin du travail et la fraîcheur des peintures ; ils sont menés par un cocher en cafetan bleu plus ou moins propre, qui porte son numéro estampé sur une plaque de cuivre suspendue à un cordonnet de cuir et habituellement rejetée derrière le dos, pour que la pratique, pendant la course, ait le chiffre devant les yeux et ne l'oublie pas. Le harnachement est le même, et le petit cheval de l'Ukraine, pour n'être pas de si bonne race, n'en va pas moins bon train. Il y a aussi le *drojky* long, qui est le plus ancien et le plus national. Ce n'est qu'un banc recouvert de drap porté par quatre roues, qu'il faut enfourcher, à moins qu'on ne s'y tienne assis de côté comme sur une selle de femme. Les *drojkys* errent çà et là, ou stationnent au coin des rues et des places, devant des auges en bois supportées par un pied découpé et qui contiennent l'avoine ou le foin des bêtes. À toute heure de jour et de nuit, à quelque endroit de Saint-Pétersbourg qu'on se trouve, il suffit de crier deux ou trois fois : *Izvochtchik !* pour voir accourir au galop une petite voiture sortie on ne sait d'où.

À ce tourbillon de voitures élégantes se mêlent des chariots tout à fait primitifs ; la plus sauvage rusticité côtoie la civilisation la plus extrême. Ce contraste est fréquent en Russie. Des *rospouskys* composés de deux poutres placées sur des essieux, et dont les roues sont maintenues par des pièces de bois qui appuient contre les moyeux et s'arc-boutent aux flancs du grossier véhicule, frôlent la rapide calèche, étincelante de vernis. Le principe de l'attelage est le même que

celui du *drojky*. Seulement un cintre plus large, bizarrement colorié, remplace l'arc léger à la svelte courbure ; des cordes sont substituées aux fines lanières de cuir, et un moujik en touloupe ou en sayon est accroupi parmi les paquets et les ballots. Quant au cheval, tout hérissé d'un poil qui n'a jamais connu l'étrille, il secoue en marchant une crinière échevelée qui pend presque jusqu'à terre. C'est sur ces voitures que s'opèrent les déménagements. On les élargit avec des planches, et les meubles cheminent les jambes en l'air, retenus avec des ficelles. Plus loin, une meule de foin semble marcher toute seule, traînée par une rosse qu'elle ensevelit presque. Une cuve pleine d'eau s'avance lentement par le même procédé. Une telega passe grand train sans se soucier des secousses qu'imprime à l'officier qu'elle porte ses ais dénués de ressorts : où va-t-elle ? À cinq ou six cents verstes – plus loin, peut-être, aux derniers confins de l'empire, au Caucase, au Tibet ? N'importe ! mais soyez sûr d'une chose, c'est que la légère charrette, on ne peut lui donner d'autre nom, sera toujours menée ventre à terre. Pourvu que les deux roues de devant arrivent avec le strapontin, cela suffit.

Regardez ce chariot, auquel son fond et ses ridelles de planches donnent l'apparence d'une grande auge sur roulettes ; il laisse traîner derrière lui une perche, séparant comme la cloison d'un box les deux chevaux qu'il remorque attachés à sa caisse, et qui ainsi n'ont pas besoin d'être tenus en main par des palefreniers. Rien n'est plus commode et plus simple.

On ne voit pas, à Saint-Pétersbourg, de ces lourdes charrettes qu'ébranlent à peine cinq ou six chevaux aux formes d'éléphant, coupés par le fouet d'un conducteur brutal. On charge très peu les chevaux dont on exige une grande allure, et qui sont plus vifs que robustes. Tous les objets de poids qui peuvent se fractionner se distribuent sur plusieurs voitures, au lieu d'être entassés sur une seule, comme chez nous ; elles marchent de conserve, et leur réunion forme des caravanes qui rappellent, au milieu de la ville, les mœurs voyageuses du désert. Les cavaliers sont rares, à moins que ce ne soient des gardes à cheval ou des Cosaques envoyés en ordonnance.

Toute ville civilisée se doit des omnibus : il en circule quelques-uns sur la perspective Nevsky, conduisant à des

quartiers éloignés ; ils sont attelés de trois chevaux. On leur préfère généralement les *drojkys*, dont le prix n'est pas beaucoup plus élevé, et qui vous mènent où l'on veut. Le *drojky* long coûte quinze kopecks la course, le *drojky* rond, vingt, quelque chose comme douze et seize sous. Ce n'est pas cher ; il faudrait être bien avare ou bien pauvre pour marcher.

Mais le crépuscule vient, les passants hâtent le pas pour aller dîner, les voitures se dispersent, et sur la tour de vigie s'élève la boule lumineuse qui donne le signal de l'allumage du gaz. – Rentrons.

L'HIVER

L'hiver, cette année, a manqué aux traditions russes et s'est montré capricieux comme un hiver parisien. Tantôt le vent du pôle lui gelait le nez et lui rendait les joues couleur de cire, tantôt le vent du sud-ouest faisait fondre et dégoutter en pluie son manteau de glaçons ; à la neige étincelante succédait la neige grise ; à la piste criant sous le patin du traîneau comme de la poudre de marbre, une purée fangeuse pire que le macadam des boulevards ; ou bien, dans une nuit, la veine capillaire d'esprit-devin descendait dix ou douze degrés au thermomètre de la croisée, une nouvelle nappe blanche couvrait les toits, et les *drojkys* disparaissaient.

Entre quinze et vingt degrés, l'hiver prend du caractère et de la poésie ; il devient aussi riche en effets que le plus splendide été. Mais jusqu'ici les peintres et les poètes lui ont fait défaut. Nous venons d'avoir pendant quelques jours un vrai froid russe, et nous allons noter quelques-uns de ses aspects car, à cette puissance, le froid est visible, et on l'aperçoit parfaitement, sans le sentir, à travers les doubles fenêtres d'une chambre bien chaude.

Le ciel devient clair et d'un bleu qui n'a aucun rapport avec l'azur méridional, d'un bleu d'acier, d'un bleu de glace au ton rare et charmant qu'aucune palette, même celle d'Aïvazovski, n'a reproduit encore. La lumière étincelle sans chaleur, et le soleil glacé fait rougir les joues de quelques petits nuages

roses. La neige diamantée scintille, prend des micas de marbre de Paros, et redouble de blancheur sous la gelée qui l'a durcie ; les arbres cristallisés de givre ressemblent à d'immenses ramifications de vif-argent ou aux floraisons métalliques d'un jardin de fée.

Endossez votre pelisse, relevez-en le collet, descendez jusqu'à votre sourcil votre bonnet fourré et héléz le premier *izvochtchik* qui passera : il accourra vers vous et rangera son traîneau près du trottoir. Quelque jeune qu'il soit, il aura, soyez-en sûr, la barbe toute blanche. Son haleine, condensée en glaçons autour de son masque violet de froid, lui fait une barbe de patriarche. Ses cheveux roidis flagellent ses pommettes comme des serpents gelés, et la peau qu'il étend sur vos genoux est semée d'un million de petites perles blanches.

Vous voilà parti ; l'air vif, pénétrant, glacé, mais sain, vous fouette au visage ; le cheval, échauffé par la rapidité de la course, souffle des jets de fumée comme un dragon de la fable, et de ses flancs en sueur se dégage un brouillard qui l'accompagne. En passant, vous voyez les chevaux d'autres *izvochtchiks* arrêtés devant leurs mangeoires ; la transpiration s'est gelée sur leurs corps : ils sont tout pralinés et comme pris dans une croûte de glace semblable à de la pâte de verre. Lorsqu'ils se remettent en marche, la pellicule se brise, se détache et fond pour se reformer au premier temps d'arrêt. Ces alternatives, qui feraient crever un cheval anglais au bout d'une semaine, ne compromettent en rien la santé de ces petits chevaux, extrêmement durs aux intempéries. Malgré les rigueurs des saisons, on n'habille que les chevaux de prix ; au lieu de ces caparaçons de cuir, de ces couvertures armoriées aux angles dont on enveloppe chez nous et en Angleterre les bêtes de race, on jette sur la croupe fumante des chevaux de sang un tapis de Perse ou de Smyrne aux éclatantes couleurs.

Les caréas qui filent montées sur patins ont leurs vitres étamées d'une opaque couche de glace, stores de vif-argent abaissés par l'hiver, empêchant d'être vu, mais aussi de voir. Si l'amour ne grelottait pas avec une température semblable, il trouverait autant de mystère dans les caréas de Saint-Pétersbourg que dans les gondoles de Venise.

On traverse la Néva en voiture ; la glace, de deux ou trois pieds d'épaisseur malgré quelques dégels temporaires suffisants pour faire fondre la neige, ne bougera plus qu'au printemps, à la grande débâcle ; elle est assez forte pour supporter des chariots pesants, de l'artillerie même. Des branches de pin désignent les chemins à suivre et les places qu'il faut éviter. À certains endroits, la glace est coupée pour qu'on ait la facilité de puiser l'eau qui continue à couler sous ce plancher de cristal. L'eau, plus chaude que l'air extérieur, fume par ces couvertures comme une chaudière bouillante, mais tout n'est que relatif, et il ne faudrait pas se fier à sa tiédeur.

C'est un spectacle amusant, quand on passe sur le quai des Anglais ou qu'on se promène à pied sur la Néva, de regarder les poissons qu'on retire des boutiques de pêcheur pour la consommation de la ville. Lorsque l'écope les ramène du fond de leurs caisses et les jette tout palpitants sur le pont du bateau, ils cabriolent deux ou trois fois en se tordant, mais bientôt ils s'arrêtent, roidis et comme emprisonnés dans un étui transparent : l'eau qui les mouillait s'est subitement gelée autour d'eux.

Par ces froids vifs, la congélation vient avec une rapidité qui surprend. Placez une bouteille de vin de Champagne entre les deux fenêtres, elle se frappera en quelques minutes mieux que dans tous les sabots. Qu'on nous permette une petite anecdote personnelle, nous n'en abusons pas. Entraîné par nos vieilles habitudes parisiennes, au moment de sortir, nous avions allumé un excellent cigare de La Havane. Sur le seuil de la porte, la défense de fumer dans les rues de Saint-Pétersbourg et la peine d'un rouble d'amende qu'encourent les délinquants nous revinrent en mémoire ; jeter un cigare exquis dont il n'a tiré que quelques bouffées est une chose grave pour un fumeur ; comme nous n'allions qu'à quelques pas, nous cachâmes le nôtre dans notre main ployée. Porter un cigare n'est pas une contravention à la loi. Quand nous le reprîmes sous le *podiezd* de la maison où nous allions en visite, le bout mâchonné et un peu humide s'était changé en un morceau de glace, mais par l'autre bout le généreux *puro* brûlait toujours.

Cependant, il n'y a pas encore eu plus de dix-sept ou dix-huit degrés de froid, et ce ne sont pas les beaux froids, les grands froids qui se déclarent ordinairement le jour de l'Épiphanie. Les Russes se plaignent de la douceur de l'hiver et disent que les climats sont détraqués. L'on n'a pas encore daigné allumer les bûchers placés sous des pavillons de tôle aux abords du Grand Théâtre impérial et du palais d'Hiver où les cochers viennent se chauffer en attendant leurs maîtres. – Il fait trop doux ! – Mais pourtant, un Parisien frileux ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine impression arctique et polaire, lorsqu'en sortant de l'Opéra ou du ballet, il voit, par un clair de lune d'une froideur étincelante, sur la grande place, blanche de neige, la ligne des voitures de maître avec leurs cochers poudrés de micas, leurs chevaux frangés d'argent et leurs étoiles pâles tremblotant à travers les lanternes gelées ; et c'est préoccupé de la peur de se figer en route qu'il se confie à son traîneau. Mais sa pelisse est imprégnée de chaleur et conserve autour de lui une atmosphère bienfaisante. S'il demeure à la Malaïa Morskaïa ou à la perspective Nevsky, dans une direction qui l'oblige à passer près de Saint-Isaac, qu'il n'oublie pas de jeter un coup d'œil sur l'église. De pures lignes blanches accusent les grandes divisions de l'architecture, et sur la coupole à demi estompée par la nuit, il ne brille plus qu'une seule paillette scintillant au point le plus convexe, juste en face de la lune qui semble se regarder à ce miroir d'or. Ce point lumineux est d'un éclat si intense qu'on le prendrait pour une lampe allumée. Tout le brillant du dôme éteint se concentre à cette place. C'est en effet vraiment magique. Rien n'est beau d'ailleurs comme ce grand temple d'or, de bronze et de granit, posé sur un tapis d'hermine sans mouchetures, aux rayons bleus d'une lune d'hiver !

Est-ce que l'on est en train de construire, comme dans le fameux hiver de 1740, un palais de glace, que de longues files de traîneaux transportent d'énormes blocs d'eau figée en pierre de taille, d'une transparence de diamant, propres à former les murailles diaphanes d'un temple au mystérieux génie du pôle ? Nullement ; ce sont les approvisionnements des glaciers ; la provision de l'été a fait couper dans la Néva, au moment le plus favorable, ces immenses dalles de verre, à reflets de saphir, dont chaque voiture ne charrie qu'une seule.

Les conducteurs s'assoient sur ces blocs ou s'y accourent comme sur des coussins, et quand la file, empêchée par quelque embarras, s'arrête, les chevaux mordillent, avec une gourmandise toute septentrionale, le glaçon placé devant eux.

Malgré tous ces frimas, si l'on vous propose une partie aux îles, acceptez-la sans craindre de perdre votre nez ou vos oreilles. – Si vous avez la faiblesse de tenir à ces cartilages, la fourrure n'est-elle pas là qui répond de tout ?

La troïka, ou le grand traîneau à cinq places et à trois chevaux, est là devant la porte. Hâtez-vous de descendre. Les pieds dans une chancelière de peau d'ours, enveloppée jusqu'au menton de la pelisse de satin doublée de martre zibeline, pressant sur son sein le manchon ouaté, le voile rabattu et déjà diamanté de mille points brillants, l'on n'attend plus que vous pour partir et boucler le tapis de fourrure aux quatre tolets du traîneau. Vous n'aurez pas froid : deux beaux yeux échauffent la température la plus glaciale.

En été, les îles sont le bois de Boulogne, l'Auteuil, la Folie Saint-James de Pétersbourg ; en hiver, elles méritent beaucoup moins le nom d'îles. La gelée solidifie les canaux que la neige recouvre et rattache les îles à la terre ferme. Dans les mois froids, il n'y a plus qu'un seul élément, la glace.

Vous avez franchi la Néva et dépassé les dernières perspectives de Vassili-Ostrov. Le caractère des constructions change ; les maisons, les moins hautes d'étages, s'espacent séparées par des jardins aux clôtures de planches posées transversalement comme en Hollande ; partout le bois se substitue à la pierre, ou plutôt à la brique ; les rues se changent en routes, et vous cheminez le long d'une nappe de neige immaculée et d'un niveau parfait ; c'est un canal. Au bord de la route, les petits poteaux-bornes destinés à empêcher les voitures de perdre leur direction au milieu de cette blancheur universelle, ont l'air, à distance, de kobolds ou de gnomes coiffés de hauts bonnets de feutre blanc et vêtus d'une étroite simarre brune. Quelques ponceaux, dont les poutres se dessinent vaguement sous la neige amoncelée par le vent, indiquent seuls qu'on traverse des cours d'eau complètement gelés et recouverts. Bientôt se présente un grand bois de sapins

au bord duquel s'élèvent quelques *tratkirs* (restaurateurs) et maisons de thé, car l'on va aux îles faire des parties fines, et souvent de nuit, par des températures à faire se pelotonner le mercure dans sa route au bas des thermomètres.

Rien n'est beau entre leurs noirs rideaux de sapins comme ces immenses allées blanches où la piste des traîneaux, à peine perceptible, semble un trait de diamant sur une glace dépolie. Le vent a secoué des branches la neige tombée depuis plusieurs jours, et il n'en reste çà et là que quelques touches brillant sur la sombre verdure comme les rehauts posés par un peintre habile. Le tronc des sapins s'allonge en fût de colonne et justifie le titre de cathédrale de la nature donné aux forêts par les romantiques.

Par une neige d'un ou deux pieds, le piéton est un être impossible, et il n'y avait guère, dans la longue avenue, que trois ou quatre moujiks mâles ou femelles empaquetés de leurs touloupes et enfonçant leurs bottes de cuir ou de feutre dans l'épaisse poussière blanche. Un nombre à peu près égal de chiens noirs, ou paraissant tels par le contraste des tons, couraient en traçant des cercles comme le barbet de Faust, ou s'abordaient avec les signes de la franc-maçonnerie canine, les mêmes par tout l'univers. Nous notons ce détail, puéril sans doute, mais qui démontre la rareté des chiens à Saint-Pétersbourg, puisqu'on les remarque.

Cet endroit des îles s'appelle Krestovsky et il contient un charmant village de chalets ou petites maisons de campagne, habité pendant la belle saison par une colonie de familles généralement allemandes. Les Russes excellent dans les constructions en bois et découpent le sapin avec au moins autant d'habileté que les Tyroliens ou les Suisses. Ils en font des broderies, des dentelles, des crosses, des fleurons, toutes sortes d'ornements exécutés d'inspiration à la hache ou à la scie. Les maisonnettes de Krestovsky, travaillées dans ce style helvético-moscovite, doivent être de délicieuses habitations d'été. Un grand balcon, ou plutôt une terrasse inférieure formant comme une chambre ouverte, occupe sur la façade tout le premier étage. C'est là qu'on se tient dans les jours sans fin de juin et de juillet, au milieu des fleurs et des arbustes. On y apporte les pianos, les tables, les canapés, pour se donner la

douceur de vivre en plein air après huit mois de réclusion en serre chaude. Aux premiers beaux jours, après la débâcle de la Néva, le déménagement est général. De longues caravanes de chariots transportant des meubles s'acheminent de Saint-Pétersbourg dans les villas des îles. Dès que les jours raccourcissent et que les soirées deviennent froides, on retourne à la ville, et les cottages se ferment jusqu'à l'année suivante, mais n'en restent pas moins pittoresques sous la neige qui change leurs dentelles de bois en filigranes d'argent.

Si vous continuez votre route, vous vous trouvez bientôt dans une grande clairière, où s'élèvent ce qu'on appelle en France des montagnes russes, et en Russie des montagnes de glace. Les montagnes russes ont fait fureur à Paris au commencement de la Restauration. Il y en avait à Belleville et dans d'autres jardins publics ; mais la différence du climat avait nécessité des différences de construction : des chariots à roues glissaient sur des rainures à forte pente, et remontaient jusqu'à une esplanade plus basse que le point de départ, poussés par la violence de l'impulsion. Les accidents n'étaient pas rares, car parfois les chars déraillaient ; c'est ce qui fit abandonner ce divertissement dangereux. Les montagnes de glace de Saint-Pétersbourg se composent d'un léger pavillon terminé en plate-forme. On y monte par des escaliers de bois. La descente est faite de planches côtoyées d'un rebord, soutenues de poteaux, se creusant en courbe rapide d'abord, adoucie ensuite, sur lesquelles on verse, à plusieurs reprises, de l'eau qui se gèle et produit une glissoire polie comme une glace. Le pavillon correspondant a une piste séparée, ce qui empêche toute rencontre dangereuse. L'on descend trois ou quatre personnes ensemble sur un traîneau que guide un patineur qui le tient par derrière, ou bien on se fait précipiter seul sur un petit strapontin qu'on dirige du pied, de la main, ou du bout d'un bâton. Quelques intrépides se lancent la tête en bas, couchés sur le ventre, ou dans toute autre position hasardeuse à l'œil, mais sans péril réel. Les Russes sont très adroits à ce jeu éminemment national, et qu'ils pratiquent dès l'enfance ; ils y trouvent le plaisir de l'extrême rapidité dans un froid vif, un sentiment tout à fait septentrional, dont l'étranger des régions plus chaudes a peine d'abord à se rendre compte, et qu'il arrive bientôt à comprendre.

Souvent, au sortir d'un spectacle ou d'une soirée, quand la neige brille comme du marbre pilé, que la lune resplendit claire et glaciale, ou qu'en l'absence de la lune, les étoiles ont cette vivacité de scintillation que produit la gelée, au lieu de penser à rentrer au logis lumineux, confortable et tiède, une société de jeunes gens et de jeunes femmes, bien enveloppés de leurs fourrures, font la partie d'aller souper aux îles : on monte dans une troïka, et le rapide équipage avec ses trois chevaux en éventail part au milieu d'un tintement de grelots soulevant une poussière argentée. On réveille l'auberge endormie, les lumières s'allument, le samovar chauffe, le vin de Champagne de la veuve Clicquot se frappe, les assiettes de caviar, de jambon, de filets de hareng, les chauds-froids de gelinottes, les petits gâteaux s'arrangent sur la table. On becquette un morceau, on trempe sa lèvre aux verres multiples, on rit, on bavarde, on fume, et pour dessert, on se fait rouler du haut des montagnes de glace qu'éclairent des moujiks tenant des falots : puis l'on revient à la ville vers les deux ou trois heures du matin, savourant au milieu d'un tourbillon de rapidité, dans l'air vif, cru et sain de la nuit, la volupté du froid.

Que Méry³, qui ne souffre pas qu'on dise « une belle gelée », prétendant que la gelée est toujours laide, claque des dents et mette un manteau de plus en lisant cet article hérissé de frimas ! Oui, le froid est une volupté, une fraîche ivresse, un vertige de blancheur que nous, le frileux par excellence, nous commençons à goûter comme un homme du Nord.

Si l'onglée n'a pas fait tomber des doigts du lecteur cette glaciale description de l'hiver russe et qu'il ait le courage d'affronter encore, en notre compagnie, les rigueurs du thermomètre, qu'il vienne avec nous, après avoir pris un bon verre de thé bien chaud, faire un tour sur la Néva, et rendre visite au campement des Samoyèdes qui sont venus s'installer au beau milieu du fleuve comme dans le seul endroit de Saint-Pétersbourg assez frais pour eux. Ces êtres polaires sont comme les ours blancs. Une température de douze à quinze degrés de froid leur paraît tout à fait printanière et les fait haleter de chaleur. Leurs migrations ne sont pas régulières et obéissent à des raisons ou des caprices inconnus. Il y avait

plusieurs années déjà qu'ils n'avaient fait acte de présence, et c'est une chance de notre voyage qu'ils soient arrivés pendant notre séjour dans la ville des tsars.

Nous descendrons à la Néva par la rampe de l'Amirauté, dans la neige piétinée et glissante, non sans avoir jeté un regard au *Pierre le Grand* de Falconet, que les frimas ont coiffé d'une perruque blanche, et dont le cheval de bronze doit être ferré à glace pour se tenir en équilibre sur le bloc en granit de Finlande qui lui sert de socle. — Les curieux attroupés autour de la hutte des Samoyèdes forment un cercle noir sur la blancheur de la Néva couverte de neige. Nous nous glissons entre un moujik en touloupe et un militaire en capote grise et, par-dessus l'épaule d'une femme, nous regardons la tente de peaux tendue par des piquets enfoncés dans la glace et pareille à un grand cornet de papier placé la pointe en l'air. Une ouverture basse et par où l'on ne saurait entrer qu'en marchant à quatre pattes laisse vaguement entrevoir dans l'ombre des paquets de pelleteries qui risquent d'être des hommes ou des femmes, nous ne savons trop lequel... Dehors, quelques peaux sont suspendues à des cordes, des patins à neige jonchent la glace, et un Samoyède debout près d'un traîneau semble se prêter complaisamment aux investigations ethnographiques de la foule. Il est vêtu d'un sac de peau, le poil en dedans, auquel s'adapte un capuchon découpant la place du masque comme ces bonnets tricotés qu'on appelle *passe-montagnes*, ou comme un heaume sans visière. De gros gants n'ayant que le pouce séparé et recouvrant les manches de façon à ne laisser aucun passage à l'air, d'épaisses bottes de feutre blanc serrées par des courroies, complètent ce costume peu élégant, sans doute, mais hermétiquement fermé au froid, et d'ailleurs ne manquant pas de caractère ; la couleur est celle du cuir même, mégissé et assoupli par les procédés primitifs. Le visage qu'encadre ce capuchon, tanné, rougi par l'air, a des pommettes saillantes, un nez écrasé, une bouche large, des yeux gris d'acier à cils blonds, mais sans hideur et avec une expression triste, intelligente et douce.

L'industrie de ces Samoyèdes consiste à faire payer quelques kopecks une course sur la Néva dans leurs traîneaux attelés de deux rennes. Ces traîneaux, d'une légèreté

excessive, n'ont qu'un strapontin garni d'un lambeau de fourrure, où s'assoit le voyageur. Le Samoyède, placé de côté et debout sur l'un des patins de bois, conduit au moyen d'une gaule dont il touche le renne qui ralentit son allure, ou auquel il veut faire changer de direction. Chaque attelage se compose de trois rennes de front ou de quatre en deux couples. Cela semble insolite et bizarre de voir ces bêtes si mignonnes et si frêles d'aspect, avec leurs fines jambes et leurs ramures de cerf, courir docilement et traîner des fardeaux. Les rennes vont très vite, ou plutôt semblent aller très vite, car leurs mouvements sont d'une promptitude et d'une prestesse extrêmes ; mais ils sont petits, et nous pensons qu'un trotteur de la race Orloff les distancerait sans peine, surtout si la course se prolongeait. Rien du reste n'est plus gracieux que ces légers attelages décrivant de grands cercles sur la Néva, évoluant et revenant à leur point de départ, ayant à peine rayé la surface du fleuve. Les connaisseurs disaient que les rennes ne jouissaient pas de tous leurs moyens, parce qu'il faisait trop chaud pour eux (huit ou dix degrés au-dessous de zéro). En effet, l'une des pauvres bêtes qu'on avait dételée paraissait suffoquée, et pour la ranimer on amoncelait de la neige sur elle.

Ces traîneaux et ces rennes emportaient notre imagination vers leur glaciale patrie avec un fantasque désir nostalgique. Nous dont la vie s'est passée à chercher le soleil, nous nous sentions pris d'un bizarre amour du froid. Le vertige du Nord exerçait sa magique influence sur nous, et si un travail important ne nous eût retenu à Saint-Pétersbourg, nous nous serions en allé avec les Samoyèdes. Quel plaisir c'eût été de voler à toute vitesse en remontant vers le pôle couronné d'aurores boréales, d'abord par les bois de sapins chargés de givre, puis par les bois de bouleaux à moitié ensevelis, puis par l'immensité immaculée et blanche, sur la neige étincelante, sol étrange qui ferait croire, par sa teinte d'argent, à un voyage dans la lune, à travers un air vif, coupant, glacial comme l'acier, où rien ne se corrompt, pas même la mort ! Nous aurions aimé vivre quelques jours sous cette tente vernie par la gelée, à demi enfouie dans la neige que les rennes grattent du pied pour trouver quelque mousse courte et rare. Heureusement, les Samoyèdes partirent un beau matin, et en

nous rendant à la Néva pour les revoir, nous ne trouvâmes plus que le cercle grisâtre marquant la place de leur hutte. Avec eux disparut notre obsession.

Puisque nous sommes sur la Néva, disons l'aspect singulier que lui donnent les blocs de glace taillés dans l'épaisse croûte gelée qui la revêt, et jetés çà et là comme des quartiers de pierre en attendant qu'on vienne les prendre. Cela ressemble à une carrière de cristal ou de diamant en exploitation. Ces tubes transparents, selon que le jour les traverse, prennent des teintes prismatiques étranges et revêtent toutes les couleurs du spectre solaire ; dans certains endroits où ils sont entassés, on croirait à l'écroulement d'un palais de fée, surtout le soir quand le soleil se couche au bord d'un ciel d'or vert que rayent à l'horizon des bandes de carmin ; ce sont des effets qui étonnent l'œil et que la peinture n'ose rendre, de peur d'être taxée d'in vraisemblance ou de mensonge. Figurez-vous une longue vallée de neige formée par le lit du fleuve, avec des clairs roses, des ombres bleues, parsemée d'énormes diamants jetant des feux comme des girandoles, et aboutissant à une ligne ponceau. Pour repoussoir, au premier plan, quelque bateau enchâssé dans la glace, quelque promeneur ou quelque traîneau traversant d'un quai à l'autre.

Quand la nuit est tombée, si vous vous retournez du côté de la forteresse, vous voyez s'allumer en travers du fleuve deux lignes parallèles d'étoiles : c'est le gaz des lampadaires piqués dans la glace à la hauteur du pont de bateaux de Troïtski, qu'on retire l'hiver, car la Néva, dès qu'elle est prise, devient pour Saint-Pétersbourg une seconde perspective Nevsky ; elle est comme l'artère principale de la ville. Nous autres gens des régions tempérées, chez qui, par les saisons les plus rigoureuses, les rivières charrient à peine, il nous est difficile de ne pas sentir une légère appréhension lorsque nous traversons en voiture ou en traîneau un fleuve immense dont les eaux profondes roulent silencieuses sous un plancher de cristal qui pourrait se briser et se refermer sur vous comme une trappe anglaise. Mais bientôt l'air parfaitement tranquille des Russes vous rassure ; il faudrait d'ailleurs des poids énormes pour faire céder cette couche de glace épaisse de deux ou trois pieds, et la neige qui la recouvre lui prête l'apparence d'une

plaine. Rien ne distingue le fleuve de la terre ferme, si ce n'est ça et là, le long des quais, pareils à des murs, quelques bateaux qui hivernent surpris par les froids.

La Néva est une puissance à Saint-Pétersbourg ; on lui rend ses honneurs et l'on bénit ses eaux en grande pompe. Cette cérémonie, que l'on appelle le baptême de la Néva, a lieu le 6 janvier russe ; nous y avons assisté d'une fenêtre du palais d'Hiver, dont une gracieuse protection nous avait permis l'accès. Quoiqu'il fût ce jour-là un temps très doux pour la saison qui est ordinairement celle des grands froids, il eût été pénible pour nous, encore peu acclimaté, de rester une heure ou deux, tête nue, sur ce quai glacial où souffle toujours une bise aigre. Les vastes salles du palais étaient remplies d'une affluence d'élite : les hauts dignitaires, les ministres, le corps diplomatique, les généraux tout brodés d'or, tout étoilés de décorations, allaient et venaient entre les haies de soldats en grand uniforme, attendant que la cérémonie commençât. L'on célébra d'abord le service divin dans la chapelle du palais. Caché au fond d'une tribune, nous suivions avec un intérêt respectueux les rites de ce culte nouveau pour nous et empreints de la majesté mystérieuse de l'Orient. De temps à autre, aux moments prescrits, le prêtre, vieillard vénérable à longue barbe et à longs cheveux, mitré comme un mage, vêtu d'une dalmatique roide d'argent et d'or, soutenu par deux acolytes, sortait du sanctuaire dont les portes s'ouvraient, et récitait les formules sacrées d'une voix sénile mais encore bien accentuée. Pendant qu'il chantait sa psalmodie, on entrevoyait dans le sanctuaire, à travers les scintillations de l'or et des cierges, l'empereur avec la famille impériale ; puis les portes se refermaient et l'office se continuait derrière le voile étincelant de l'iconostase.

Les chanteurs de la chapelle, en grand habit de velours nacarat galonné d'or, accompagnaient et soutenaient, avec cette merveilleuse précision des chœurs russes, les hymnes, où doit se retrouver plus d'un vieux thème de la musique perdue des Grecs.

Après la messe, le cortège se mit en marche et défila à travers les salles du palais pour procéder au baptême ou plutôt à la bénédiction de la Néva ; l'empereur, les grands-ducs, en

uniformes, le clergé avec ses chapes de brocart d'or et d'argent, ses beaux costumes sacerdotaux de coupe byzantine, la foule diaprée des généraux et des grands officiers traversant cette masse compacte de troupes alignées dans les salles, formaient un spectacle aussi magnifique qu'imposant.

Sur la Néva, en face du palais d'Hiver, tout près du quai auquel une rampe couverte de tapis le rejoignait, on avait élevé un pavillon ou plutôt une chapelle avec de légères colonnes soutenant une coupole de treillis, peints en vert et d'où pendait un Saint-Esprit entouré de rayons.

Au milieu de la plate-forme, sous le dôme, s'ouvrait la bouche d'un puits entouré d'une balustrade et communiquant avec l'eau de la Néva, dont on avait brisé la glace à cet endroit. Une ligne de soldats largement espacés maintenait l'espace libre sur le fleuve à une assez grande distance autour de la chapelle ; ils restaient la tête nue, leur casque posé à côté d'eux, les pieds dans la neige, si parfaitement immobiles qu'on eût pu les prendre pour des poteaux indicateurs.

Sous les fenêtres mêmes du palais piaffaient, contenus par leurs cavaliers, les chevaux des Circassiens, des Lesghines, des Tcherkesses et des Cosaques, qui composent l'escorte de l'empereur : c'est une sensation étrange de voir, en pleine civilisation, ailleurs qu'à l'hippodrome ou à l'Opéra, des guerriers pareils à ceux du Moyen Âge, avec le casque et la cotte de mailles, armés d'arcs et de flèches, ou vêtus à l'orientale, ayant pour selle des tapis de Perse, pour sabre un damas courbe historié de versets du Coran, et tout prêts à figurer dans la cavalcade d'un émir ou d'un khalife.

Quelles physionomies martiales et fières, quelle sauvage pureté de type, quels corps minces, souples et nerveux, quelle élégance de maintien sous ces costumes, si caractéristiques de coupe, si heureux de couleur, si bien calculés pour faire valoir la beauté humaine ! Il est singulier vraiment que les peuples dits barbares sachent seuls se vêtir. Les civilisés ont tout à fait perdu le sens du costume.

Le cortège sortit du palais, et de notre fenêtre, à travers la double vitre, nous vîmes l'empereur, les grands-ducs, les prêtres entrer dans le pavillon, qui fut bientôt plein à ne saisir

qu'avec peine les gestes des officiants sur l'orifice du puits. Les canons rangés de l'autre côté du fleuve, sur le quai de la Bourse, tirèrent successivement à l'instant suprême. Une grosse boule de fumée bleuâtre, traversée d'un éclair, crevait entre le tapis de neige du fleuve et le ciel, d'un gris-blanc ; puis la détonation faisait trembler les carreaux des fenêtres. Les coups se suivaient avec une régularité parfaite, s'appuyant l'un l'autre. Le canon a quelque chose de terrible, de solennel et en même temps de joyeux comme tout ce qui est fort ; sa voix, qui rugit dans les batailles, se mêle également bien aux fêtes : il y ajoute cet élément de joie inconnu des anciens, qui n'avaient ni cloche ni artillerie... le bruit ! Lui seul peut parler dans les grandes multitudes et se faire entendre au milieu des immensités.

La cérémonie était terminée ; les troupes défilèrent, et les curieux se retirèrent paisiblement, sans embarras, sans tumulte, selon l'habitude de la foule russe, la plus tranquille de toutes les foules.

COURSES SUR LA NÉVA

– Eh quoi ! n'allons-nous pas bientôt rentrer à la maison ?

– En vérité, c'est inconscience de nous tenir si longtemps dehors par un temps semblable ! Avez-vous juré de nous faire geler le nez et les oreilles ?

– Nous vous avons promis « un hiver en Russie » et nous vous le tenons ; d'ailleurs, le thermomètre ne marque guère plus de sept ou huit degrés de froid aujourd'hui, une température presque printanière, et les Samoyèdes qui campaient sur le fleuve glacé ont été obligés de partir, parce qu'il faisait trop chaud. N'ayez donc aucune inquiétude et suivez-nous bravement. Les chevaux de la troïka piaffent à la porte et s'impatiente...

Il y a aujourd'hui course sur la Néva ; ne négligeons pas cette occasion de faire connaissance avec le sport septentrional, qui a ses élégances, ses recherches, ses

bizarreries, et soulève des passions aussi vives que le sport anglais ou français.

La perspective Nevsky et les voies aboutissant à la grande place où se dresse la colonne Alexandrine, ce gigantesque monolithe de granit rose qui dépasse les énormités égyptiennes, présentent un spectacle d'une animation extraordinaire, à peu près comme chez nous l'avenue des Champs-Élysées lorsque quelque steeple-chase à la Marche fait rouler toute la carrosserie *fashionable*.

Les troïkas passent avec un frisson de grelots, emportées par leurs trois chevaux tirant en éventail, et chacun d'une allure diverse ; les traîneaux filent sur leurs patins d'acier attelés de magnifiques steppeurs, que maîtrisent difficilement les cochers coiffés de leur bonnet de velours, à quatre pans, et vêtus de leur cafetan bleu ou vert. D'autres traîneaux à quatre places et à deux chevaux, des berlines, des calèches démontées de leurs roues et posant sur des sabots de fer retroussés à leur bout, se dirigent du même côté, formant comme un troupeau de voitures de plus en plus pressé. Quelquefois, un traîneau à la vieille mode russe, avec son garde-neige de cuir tendu comme une voile de boute-hors, et son petit cheval à crins désordonnés galopant à côté du trotteur, se faufile dans l'inextricable dédale, frétilant et rapide, éclaboussant ses voisins de parcelles blanches.

Un pareil concours produirait à Paris une grande rumeur, un prodigieux tintamarre ; mais à Saint-Pétersbourg, le tableau n'est bruyant que pour l'œil, si l'on peut s'exprimer ainsi. La neige, qui interpose son tapis d'ouate entre le pavé et les véhicules, éteint la sonorité. Sur ces chemins matelassés par l'hiver, l'acier du patin fait à peine le bruit du diamant qui rayerait un carreau. Les petits fouets des moujiks ne claquent pas ; les maîtres, enveloppés dans leurs fourrures, ne parlent pas, car s'ils le faisaient, leurs paroles seraient bientôt gelées comme ces mots de gueule que Panurge rencontra près du pôle. Et tout cela se meut avec une activité silencieuse au milieu d'un tourbillon muet. — Quoique rien n'y ressemble moins, c'est un peu l'effet de Venise.

Les piétons sont rares, car personne ne marche en Russie, excepté les moujiks à qui leurs bottes de feutre permettent de tenir pied sur les trottoirs débarrassés de neige, mais souvent miroités d'un verglas dangereux, surtout quand on est chaussé des indispensables galoches.

Entre l'Amirauté et le palais d'Hiver se trouve le plancher de bois qui descend du quai à la Néva ; à cet endroit, les traîneaux et les voitures marchant sur plusieurs files sont forcés de ralentir leur allure, et même de s'arrêter tout à fait, attendant leur tour de descendre.

Profitons de ce temps d'arrêt pour examiner les voisins et voisines dont le hasard nous rapproche. Les hommes sont en pelisse avec la casquette militaire ou le bonnet de fourrure en dos de castor ; le chapeau est rare. Outre qu'il ne tient pas chaud par lui-même, ses bords empêcheraient de relever le collet de la pelisse, et la base du crâne resterait ainsi exposée à des douches glaciales de bise. Mais les femmes sont moins vêtues. Elles ne paraissent pas, à beaucoup près, aussi frileuses que les hommes. La pelisse de satin noir doublée de martre zibeline ou de renard bleu de Sibérie, le manchon de même poil, voilà tout ce qu'elles ajoutent à leur toilette de ville, en tout semblable à celles des plus élégantes Parisiennes. Leurs cols blancs, que le froid ne parvient pas à rougir, sortent dégagés et nus des palatines, et leur tête n'est préservée que par un coquet chapeau français dont la passe découvre les cheveux et le bavolet protège à peine la nuque. Nous pensions avec effroi aux coryzas, aux névralgies, aux rhumatismes que risquaient, pour le plaisir d'être à la mode ou de montrer de riches bandeaux, ces intrépides beautés, dans un pays et par une température où rendre un salut est parfois une action périlleuse ; animées du feu de la coquetterie, elles ne semblent nullement souffrir du froid.

La Russie, dans son immense étendue, comprend bien des races diverses, et le type de la beauté féminine y varie beaucoup. Cependant on peut signaler, comme traits caractéristiques, une extrême blancheur de peau, des yeux gris bleu, des cheveux blonds ou châains, un certain embonpoint provenant du manque d'exercice et de la réclusion que commande un hiver de sept ou huit mois. On dirait, à voir les

beautés russes, des odalisques que le génie du Nord tient enfermées dans une serre chaude. Elles ont un teint de *cold-cream* et de neige, avec des nuances de camélia près de l'onglée, comme ces femmes du sérail toujours voilées et dont le soleil n'a jamais effleuré l'épiderme. Dans la blancheur de leurs visages, leurs traits délicats s'estompent à demi comme les traits du visage de la lune, et ces lignes peu accusées forment des physionomies d'une douceur hyperboréenne et d'une grâce polaire.

Comme pour contredire notre description, voici que, dans le traîneau arrêté près de notre troïka, rayonne une beauté toute méridionale, aux sourcils d'un noir velouté, un nez aquilin, à l'ovale allongé, au teint brun, aux lèvres rouges comme la grenade, pur type de la race caucasique, une Circassienne, peut-être hier encore mahométane. Çà et là, quelques yeux un peu bridés, et remontant vers la tempe par l'angle externe, rappellent que, par un côté, la Russie touche à la Chine ; des Finnoises mignonnes, aux prunelles de turquoise, aux cheveux d'or pâle, au teint blanc et rosé, apportent une variété septentrionale de type qui fait contraste avec quelques belles Grecques d'Odessa, reconnaissables à la coupe droite de leur nez et à leurs grands yeux noirs, pareils à ceux des madones byzantines. Tout cela forme un ensemble charmant, et ces jolies têtes sortent, comme des fleurs d'hiver, d'un amoncellement de fourrures, recouvert lui-même par les peaux d'ours blanches ou noires jetées sur les traîneaux et les calèches.

L'on descend à la Néva par un large parquet en pente, assez semblable à ceux qui, autrefois, rejoignaient, dans l'ancien Cirque olympique, le théâtre à l'arène, entre les lions de bronze du quai, dont les piédestaux délimitent le débarcadère, lorsque le fleuve, libre de glaces, est sillonné de nombreuses embarcations.

Le ciel n'avait pas ce jour-là ce vif azur qu'il prend lorsque le froid a atteint de dix-huit à vingt degrés. Un immense dais de brume d'un gris de perle très doux et très fin, tenant de la neige en suspens, posait sur la ville et semblait s'appuyer sur les clochers et sur les flèches comme sur des piliers d'or. Cette teinte tranquille et neutre laissait toute leur valeur aux édifices

colorés de nuances claires et relevés de filets d'argent. Devant soi, l'on apercevait, de l'autre côté du fleuve, ayant l'apparence d'un vallon à demi comblé par les avalanches, les colonnes rostrales de granit rose qui s'élèvent près du classique monument de la Bourse. À la pointe de l'île où la Néva se sépare en deux, l'aiguille de la forteresse dressait son audacieuse arête dorée, rendue plus vive par le ton gris du ciel.

Le champ de course, avec ses tribunes de planches et sa piste tracée par des cordes rattachées à des piquets plantés dans la glace et des haies factices en branches de sapin, s'étendait transversalement au fleuve. L'affluence du monde et des voitures était énorme. Les privilégiés occupaient les tribunes, si c'est un privilège que de rester immobile au froid dans une galerie ouverte. Autour du champ de course se pressaient deux ou trois rangs de traîneaux, de troïkas, de calèches et même de simples télègues et autres véhicules plus ou moins primitifs, car aucune restriction ne semble entraver ce plaisir populaire ; le lit du fleuve appartient à tout le monde. Les hommes et les femmes, pour mieux voir, déplaçant les cochers, montaient sur les sièges et les strapontins. Plus près des barrières se tenaient les moujiks aux touloupes de peau de mouton et aux bottes de feutre, les soldats en capotes grises, et les autres personnes qui n'avaient pas pu trouver de meilleures places. Tout ce monde formait sur le plancher de glace de la Néva un fourmillement noir assez inquiétant, pour nous du moins, car personne ne paraissait songer qu'un fleuve profond, grand à peu près comme la Tamise au pont de Londres, coulait sous cette croûte gelée de deux ou trois pieds d'épaisseur au plus, où pesaient sur le même point des milliers de curieux et un nombre considérable de chevaux, sans compter les équipages de toutes sortes. Mais l'hiver russe est fidèle, et il ne joua pas le tour à la foule d'ouvrir sous elle des trappes anglaises pour l'engloutir.

En dehors du champ de course, les cochers entraînaient les steppeurs qui n'avaient pas encore concouru, ou promenaient, pour les refroidir graduellement sous leurs tapis de Perse, les nobles bêtes ayant fourni l'épreuve.

La piste forme une sorte d'ellipse allongée ; les traîneaux ne partent pas de front : ils sont placés à des intervalles égaux,

que le plus ou moins de vitesse des trotteurs diminue. Ainsi deux traîneaux stationnent en face des tribunes ; deux autres aux extrémités de l'ellipse, attendant le signal du départ. Parfois un homme à cheval galope à côté du trotteur pour l'exciter et lui faire développer tous ses moyens par l'émulation. Le cheval du traîneau ne doit que trotter, mais parfois son allure est si rapide que le cheval au galop a de la peine à le suivre, et, une fois lancé, le boute-en-train l'abandonne à son élan. Beaucoup de cochers, sûrs du fond de leurs bêtes, dédaignent d'employer cette ressource et courent seuls. Tout trotteur qui s'emporterait et ferait plus de six foulées au galop serait mis hors de concours.

C'est merveille de voir filer sur la glace unie qui, déblayée de neige, apparaît comme une bande de verre sombre, ces magnifiques bêtes souvent payées des sommes folles ! La fumée sort à longs jets de leurs naseaux écarlates ; un brouillard baigne leurs flancs, et leur queue semble poudrée d'une poudre diamantée. Les clous de leurs fers mordent la surface unie et glissante, et ils dévorent l'espace avec la même sécurité fière que s'ils foulaient l'allée de parc la mieux battue. Les cochers, renversés en arrière, tiennent les guides à pleins poings, car des chevaux de cette vigueur n'ayant à traîner qu'un poids insignifiant, et ne devant pas pendre le galop, ont plus besoin d'être retenus que poussés. Ils trouvent d'ailleurs dans cette tension un point d'appui qui leur permet de s'abandonner à tout leur train. Quelles prodigieuses foulées font ces steppeurs qui semblent mordre leurs genoux !

Aucune condition particulière d'âge ou de poids ne nous a semblé imposée aux concurrents : on ne leur demande qu'une somme de vitesse dans un temps donné et mesuré au chronomètre ; c'est du moins ce qui nous a paru. Souvent des troïkas luttent contre des traîneaux à un ou à deux chevaux. Chacun choisit le véhicule ou l'attelage qu'il croit le plus convenable. Parfois même, il prend à un spectateur venu dans son traîneau la fantaisie de courir la chance, et il entre en lice.

À la course dont nous parlons, il se produisit un incident assez pittoresque. Un moujik venu, dit-on, de Vladimir, apportant à la ville une provision de bois ou de viandes gelées, regardait la course, mêlé à la foule, du haut de sa troïka

rustique. Il était vêtu d'une touloupe miroitée de graisse, coiffé d'un bonnet de vieille fourrure effilochée, chaussé de bottes de feutre blanc avachies ; une barbe inculte et terne frisait à son menton. Son attelage se composait de trois petits chevaux échevelés, hagards, velus comme des ours, sales à faire peur, hérissés de glaçons sous le ventre, portant la tête basse et mordillant la neige amoncelée en tas sur le fleuve. Une *douga*, haute comme une ogive, bariolée de couleurs tranchantes formant des raies et des zigzags, était la pièce la plus soignée de l'équipage, façonnée sans doute à coups de hache par le moujik lui-même.

Cette carrosserie sauvage et primitive présentait le contraste le plus étrange avec les traîneaux de luxe, les troïkas triomphantes et les équipages élégants qui piaffaient aux alentours du champ de course. Plus d'un regard ironique raillait l'humble véhicule. À vrai dire, il produisait sur cette richesse l'effet d'une tache de cambouis sur un manteau d'hermine.

Cependant, les petits chevaux aux poils amalgamés de sueur gelée jetaient, à travers les mèches roides de leurs crinières, des regards en dessous aux bêtes de race, qui semblaient s'écarter d'eux avec dédain, car les animaux, eux aussi, méprisent la misère. Un point de feu brillait dans leur prunelle sombre, et ils frappaient la glace de leurs sabots mignons, attachés à des jambes fines et nerveuses, barbelées comme des plumes d'aigle.

Le moujik, debout sur son siège, contemplait la course sans paraître surpris par les prouesses des trotteurs. Parfois même un sourire errait sous les cristaux de sa moustache, son œil gris pétillait de malice, et il avait l'air de dire : « Nous en ferions bien autant ».

Prenant une résolution subite, il entra dans la lice et tenta l'aventure. Les trois petits ours mal léchés secouèrent leur tête avec un sentiment de fierté comme s'ils comprenaient qu'ils avaient à soutenir l'honneur du pauvre cheval des steppes, et, sans être poussés, ils prirent une allure telle que les autres concurrents commencèrent à s'alarmer ; leurs petites jambes menues allaient comme le vent, et ils l'emportèrent sur tous les

autres pur-sang anglais, barbes, race d'Orloff, d'une minute et quelques secondes. Le moujik n'avait pas trop présumé de son rustique attelage.

Le prix lui fut décerné – une magnifique pièce d'argenterie ciselée par Vaillant, l'orfèvre en vogue de Saint-Pétersbourg. Ce triomphe excita parmi le peuple, ordinairement silencieux et calme, un enthousiasme bruyant.

À la sortie de la lice, les amateurs entourèrent le vainqueur, et lui proposèrent d'acheter ses trois chevaux ; on lui en offrit jusqu'à trois mille roubles pièce, somme énorme et pour les bêtes et pour l'homme. Il faut dire, à l'honneur du moujik, qu'il refusa opiniâtrement. Entourant sa pièce d'argenterie d'un morceau de vieille étoffe, il remonta sur sa troïka, et s'en retourna à Vladimir comme il était venu, ne voulant se séparer à aucun prix des gentilles bêtes qui avaient fait de lui le lion de Saint-Pétersbourg pour un moment.

La course était finie, et les voitures quittèrent le lit du fleuve pour regagner les différents quartiers de la ville ; l'escalade des rampes de bois qui unissent la Néva aux quais fournirait à un peintre de chevaux, à Svertzkov, par exemple, le sujet d'une composition intéressante et caractéristique. Pour gravir la pente rapide, les nobles bêtes courbaient le col, pinçaient les planches glissantes de leurs ongles et s'écrasaient sur leurs jarrets nerveux ; c'était une confusion pleine d'effets pittoresques, et qui eût pu être dangereuse sans l'habileté des cochers russes. Les traîneaux montaient quatre ou cinq de front en lignes irrégulières, et plus d'une fois nous sentîmes à notre nuque la chaude haleine d'un steppeur impatient qui eût volontiers passé par-dessus notre tête s'il n'eût été vigoureusement retenu ; souvent, un flocon d'écume, tombé d'un mors d'argent, vint se figer sur le chapeau d'une femme effrayée et poussant un petit cri. Les voitures avaient l'air d'une armée de chars donnant l'assaut aux quais de granit de la Néva, assez semblables aux parapets d'une forteresse. Malgré le tumulte, il n'y eut pas d'accident – l'absence de roues rend plus difficile d'accrocher – et les équipages se dispersèrent dans toutes les directions avec une rapidité qui alarmerait la prudence parisienne.

C'est un vif plaisir, quand on est resté deux ou trois heures en plein air, exposé à un vent qui s'est roulé sur les neiges du pôle, de rentrer chez soi, de se démailloter de sa pelisse, d'ôter ses pieds des galoches, d'essuyer ses moustaches dont les glaçons se fondent, et d'allumer un cigare, car il n'est pas permis de fumer dehors à Saint-Pétersbourg. La tiède atmosphère du poêle enveloppe comme une caresse votre corps engourdi, et rend la souplesse à vos membres. Un verre de thé bien chaud – en Russie, on ne prend pas le thé dans des tasses – achève de vous rendre tout à fait confortable, comme disent les Anglais. La circulation suspendue par l'immobilité se rétablit, et vous savourez cette volupté de la maison que le Midi, tout extérieur, ne connaît pas. Mais déjà le jour baisse, car la nuit vient vite à Saint-Pétersbourg, et dès trois heures il faut allumer les lampes. Les cheminées fument aux toits des maisons dégorgeant des vapeurs culinaires ; partout les fourneaux flambent, car on dîne plus tôt dans la ville des tsars qu'à Paris. Six heures est la limite extrême, et encore chez les gens qui ont voyagé et pris les habitudes anglaises ou françaises. Justement, nous sommes invité à dîner en ville ; il faut faire sa toilette, et par-dessus l'habit noir endosser la pelisse et plonger de nouveau les petites bottes fines dans les lourdes galoches fourrées.

La nuit venue, la température a fraîchi ; un vent tout à fait arctique fait courir la neige sur les trottoirs comme une fumée. La piste crie sous le patin du traîneau. Au fond du ciel balayé de ses brumes reluisent les étoiles larges et pâles, et à travers l'obscurité, sur le dôme doré de Saint-Isaac, brille une paillette lumineuse semblable à une lampe de sanctuaire qui ne s'éteint jamais.

Nous remontons jusqu'aux yeux le collet de notre pelisse, nous ramenons sur nos genoux la peau d'ours du traîneau, et, sans souffrir d'un écart de trente degrés entre la chaleur de notre appartement et le froid de la rue, nous nous trouvons bientôt, grâce aux sacramentels *Na prava*, *Na leva* (à droite ! à gauche !), devant le péristyle de la maison où nous sommes attendus. Dès le bas de l'escalier, l'atmosphère de serre chaude nous saisit et liquéfie le givre de notre barbe, et dans l'antichambre, le domestique, vieux soldat retraité qui a gardé

la capote militaire, nous débarrasse de nos fourrures qu'il accroche parmi celles des convives, déjà tous arrivés, car l'exactitude est une qualité russe. En Russie, Louis XIV n'aurait pas pu dire : « J'ai failli attendre ! »

UN BAL AU PALAIS D'HIVER

Nous allons vous raconter une fête à laquelle nous avons assisté sans y être, d'où notre personne était absente quoique notre œil y fût invité – un bal à la cour ! Invisible, nous avons tout vu, et pourtant nous ne portions pas au doigt l'anneau de Gygès, ni sur la tête un chapeau de kobold en feutre vert, ni aucun autre talisman.

Sur la place Alexandrine, recouverte de son tapis de neige, stationnaient de nombreuses voitures par un froid à figer cochers et chevaux parisiens, mais qui ne semblait pas assez rigoureux aux Russes pour allumer les brasiers sous les kiosques de tôle à toit chinois avoisinant le palais d'Hiver. Les arbres de l'Amirauté, diamantés de givre, avaient l'air de grandes plumes blanches plantées en terre, et la colonne triomphale avait praliné son granit rose d'une couche de glace semblable à du sucre ; la lune, qui se levait, pure et claire, versait sa lumière morte sur ces blancheurs nocturnes, bleuissait les ombres et donnait une apparence fantasmatique aux silhouettes immobiles des équipages, dont les lanternes gelées, lucioles polaires, ponctuaient de points jaunâtres l'immense étendue. Au fond, le colossal palais d'Hiver flamboyait par toutes ses fenêtres, comme une montagne percée de trous et éclairée par une ignition intérieure.

Un silence parfait régnait sur la place ; la rigueur de la température éloignait les curieux, que chez nous ne manquerait pas d'attrouper le spectacle d'une telle fête, même vue de loin et par dehors ; et quand il y eût eu foule, les abords du palais sont si vastes qu'elle se fût disséminée et perdue dans cet énorme espace qu'une armée seule peut remplir.

Un traîneau traversa diagonalement la grande nappe blanche où s'allongeait l'ombre de la colonne Alexandrine et

alla se perdre dans la rue sombre qui sépare le palais d'Hiver de l'Ermitage, et à laquelle son pont aérien prête quelque ressemblance avec le canal de la Paille à Venise.

Quelques minutes après, un œil, qu'il n'est pas besoin de supposer joint à un corps, voltigeait le long d'une corniche supportée par le portique d'une galerie du palais ; des lignes de bougie implantées dans les moulures de l'entablement l'abritaient derrière une haie de feu et ne permettaient point d'apercevoir d'en bas sa faible étincelle. La lumière le cachait mieux que l'ombre n'eût pu le faire ; il disparaissait dans l'éblouissement.

La galerie vue de là s'étendait longue et profonde avec ses colonnes polies, son parquet miroitant où glissait le reflet des ors et des bougies, ses tableaux remplissant les entre-colonnements et dont le raccourci empêchait de discerner le sujet. Déjà des uniformes étincelants s'y promenaient, d'amples robes de cour y traînaient leurs flots d'étoffes. Peu à peu, la foule grossit et remplit comme un fleuve bigarré et scintillant le lit de la galerie, devenu trop étroit malgré ses larges dimensions.

Tous les regards de cette foule se tournaient vers la porte par où devait entrer l'empereur. Les battants s'ouvrirent : l'empereur, l'impératrice, les grands-ducs traversèrent la galerie entre deux haies d'invités subitement formées, adressant quelques paroles à des personnages de distinction placés sur leur passage, avec une familiarité gracieuse et noble. Puis tout le groupe impérial disparut sous la porte faisant face à la première, suivi, à distance respectueuse, des grands dignitaires de l'État, du corps diplomatique, des généraux et des courtisans.

À peine le cortège pénétrait-il dans la salle de bal que l'œil y était installé, muni cette fois d'une bonne lorgnette. C'était comme une fournaise de lumière et de chaleur, un éclat embrasé à faire croire à un incendie. Des cordons de feu couraient sur les corniches ; dans l'entre-deux des croisées, des torchères à mille bras brûlaient comme des buissons ardents ; des centaines de lustres descendaient du plafond en constellations ignées au milieu d'une brume phosphorescente.

Et toutes ces clartés, croisant leurs rayons, formaient la plus éblouissante illumination *a giorno* qui ait jamais fait tournoyer son soleil au-dessus d'une fête.

La première impression, surtout à cette hauteur, en se penchant sur ce gouffre de lumière, est comme une sorte de vertige ; d'abord, à travers les effluves, les rayonnements, les irradiations, les reflets, les bluettes des bougies, des glaces, des ors, des diamants, des pierreries, des étoffes, on ne distingue rien. Une scintillation fourmillante vous empêche de saisir aucune forme ; puis bientôt la prunelle s'habitue à son éblouissement et chasse les papillons noirs qui voletaient devant elle comme lorsqu'on a regardé le soleil ; elle embrasse d'un bout à l'autre cette salle aux dimensions gigantesques, tout en marbre et en stuc blanc, dont les parois polies miroitent comme les jaspes et les porphyres dans les architectures babyloniennes des gravures de Martynn, reflétant vaguement les lueurs et les objets.

Le kaléidoscope, avec son écroulement de parcelles colorées qui se recomposent sans cesse, formant de nouveaux dessins ; le chromatope, avec ses dilatations et ses contractions, où une toile devient fleur, puis change ses pétales pour des pointes de couronne, et finit par tourbillonner en soleil, passant du rubis à l'émeraude, de la topaze à l'améthyste autour d'un centre de diamant, peuvent seuls, grandis des millions de fois, donner une idée de ce parterre mouvant d'or, de pierreries, de fleurs, renouvelant ses arabesques étincelantes par son agitation perpétuelle.

À l'entrée de la famille impériale, cet éclat mobile se fixa, et l'on put démêler les physionomies et les personnes à travers la scintillation apaisée.

En Russie, les bals de la cour s'ouvrent par ce qu'on appelle une « polonaise » ; ce n'est pas une danse, mais une sorte de défilé, de procession, de marche aux flambeaux, qui a beaucoup de caractère. Les assistants se séparent de manière à laisser libre au milieu de la salle de bal une sorte d'allée dont ils forment la haie. Quand tout le monde est en place, l'orchestre joue un air d'un rythme majestueux et lent, et la promenade commence ; elle est conduite par l'empereur

donnant la main à une princesse ou à une dame qu'il veut honorer.

L'empereur Alexandre II portait ce soir-là un élégant costume militaire que faisait valoir sa taille haute, svelte, dégagée. C'était une sorte de veste ou jaquette blanche descendant jusqu'à mi-cuisse, à brandebourgs d'or, bordée en renard bleu de Sibérie au col, aux poignets et sur le pourtour, étoilée au flanc par les plaques des grands ordres. Un pantalon bleu de ciel, collant, moulait les jambes et se terminait à de minces bottines. Les cheveux de l'empereur sont coupés ras et dégagent son front uni, plein et bien formé. Ses traits, d'une régularité parfaite, semblent modelés pour l'or ou le bronze de la médaille ; le bleu des yeux prend une valeur particulière des tons bruns de la figure, moins blanche que le front à cause des voyages et des exercices en plein air. Les contours de la bouche ont une netteté de coupe et d'arête tout à fait grecque et sculpturale ; l'expression de la physionomie est une fermeté majestueuse et douce qu'éclaire, par moment, un sourire plein de grâce.

À la suite de la famille impériale viennent les hauts officiers de l'armée et du palais, les grands dignitaires donnant chacun la main à une dame.

Ce ne sont qu'uniformes plastronnés d'or, épaulettes étoilées de diamants, brochettes de décorations, plaques d'émaux et de pierreries formant sur les poitrines des foyers de lumière. Quelques-uns, les plus élevés en faveur et en grade, ont au col un ordre plus amical encore qu'honorifique, s'il est possible : le portrait de l'empereur entouré de brillants ; mais ils sont rares, ceux-là, et on les compte.

Le cortège marche toujours et se recrute en route : un seigneur se détache de la haie et tend la main à une dame placée en face de lui, et le nouveau couple s'ajoute aux autres et prend rang dans le défilé, rythmant son pas, le ralentissant, l'accéléralant selon l'allure de la tête ; ce ne doit pas être une chose aisée que de marcher ainsi, se tenant, par le bout du doigt, sous le feu de mille regards facilement ironiques : la moindre gaucherie de contenance, le plus léger embarras des pieds, la plus imperceptible faute de mesure se remarquent.

Les habitudes militaires sauvent beaucoup d'hommes, mais quelle difficulté, pour les femmes ! La plupart s'en tirent admirablement bien, et de plus d'une on peut dire : *Et vera incessu patuit dea* ! Elles passent légères, sous leurs plumes, leurs fleurs, leurs diamants, baissant pudiquement les yeux ou les laissant errer avec un air de parfaite innocence, manœuvrant d'une inflexion de corps ou d'un petit coup de talon leurs flots de soie et de dentelles, se rafraîchissant d'une palpitation d'éventail, aussi à l'aise que si elles se promenaient dans l'allée solitaire d'un parc : marcher d'une manière noble, gracieuse et simple, lorsqu'on vous regarde, plus d'une grande actrice ne l'a jamais su !

Ce qui fait l'originalité de la cour de Russie, c'est qu'au cortège se joignent de temps à autre un jeune prince circassien à taille de guêpe, à poitrine évasée, avec son élégant et fastueux costume oriental, un chef des Lesghiens de la garde, ou un officier mongol dont les soldats ont encore pour armes l'arc, le carquois et le bouclier. Sous le gant blanc de la civilisation se cachait, pour se tendre à la main d'une princesse ou d'une comtesse, la petite main asiatique habituée à manier l'étroit manche du *kindjal* entre ses doigts bruns et nerveux. Cela ne semblait étonnant à personne ; en effet, quoi de plus naturel qu'un prince mingrélien ou mahométan, marchant la polonaise avec une grande dame de Saint-Pétersbourg, grecque orthodoxe ! Ne sont-ils pas l'un et l'autre sujets de l'empereur de toutes les Russies ?

Les uniformes et les habits de gala des hommes sont si éclatants, si riches, si variés, si chargés d'or, de broderies et de décorations, que les femmes, avec leur élégance moderne et la grâce légère des modes actuelles, ont de la peine à lutter contre ce massif éclat ; ne pouvant être plus riches, elles sont plus belles ; leurs épaules et leurs poitrines nues valent tous les plastrons d'or. Pour soutenir cette splendeur, il leur faudrait, comme aux madones byzantines, des robes d'or et d'argent estampé, des pectoraux de pierreries, des nimbes radiés de diamants ; mais dansez donc avec une châsse d'orfèvrerie sur le corps !

N'allez pas croire à une simplicité par trop primitive cependant ! Ces simples robes sont en point d'Angleterre, et

leurs deux ou trois tuniques superposées valent plus qu'une dalmatique en brocart d'or ou d'argent ; ces bouquets sur cette jupe de tarlatane ou de gaze sont rattachés avec des nœuds de diamants ; ce ruban de velours a pour boucle ou pour ferret une pierre qu'on pourrait croire détachée de la couronne d'un tsar. Quoi de plus simple qu'une robe blanche, taffetas, tulle ou moire, avec quelques grappes de perles et la coiffure assortie : une résille ou deux ou trois rangs tournés dans les cheveux ! Mais les perles valent cent mille roubles, et jamais pêcheur n'en rapportera de plus rondes ni d'un orient plus pur des profondeurs de l'Océan ! D'ailleurs, en étant simple, on fait sa cour à l'impératrice, qui préfère l'élégance au faste ; mais soyez sûr que Mammon n'y perd rien. Seulement, au premier coup d'œil, dans un défilé rapide, on s'imaginerait que les femmes russes déploient moins de luxe que les hommes : c'est une erreur. Comme toutes les femmes, elles savent rendre la gaze plus chère que l'or.

Quand la polonaise a parcouru le salon et la galerie, le bal commence. Les danses n'ont rien de caractéristique : ce sont des quadrilles, des valse, des rédowas, comme à Paris, comme à Londres, comme à Madrid, comme à Vienne, comme partout dans le grand monde ; exceptons toutefois la mazurka, qui se danse à Saint-Pétersbourg avec une perfection et une élégance inconnues ailleurs. Les originalités locales tendent partout à disparaître, et elles désertent d'abord les hautes régions de la société. Pour les retrouver, il faut s'éloigner des centres de civilisation et descendre jusqu'au fond du peuple !

Le coup d'œil, du reste, était charmant : les figures de la danse formaient des symétries au milieu de la foule splendide qui se rangeait pour lui faire place ; les tourbillons de la valse évasaient les robes comme les jupes des derviches tourneurs, et, dans la rapidité de l'évolution, les nœuds de diamants, les lames d'argent et d'or, s'allongeaient en lueurs serpentantes comme des éclairs ; les petites mains gantées, posées sur les épauettes des valseurs, avaient l'air de camélias blancs dans des vases d'or massif.

Entre les groupes se faisaient remarquer, par son magnifique costume de magnat hongrois, le premier secrétaire de l'ambassade d'Autriche, et l'ambassadeur de Grèce portant

le bonnet grec, la veste soutachée, la fustanelle et les cnémides du pallikare.

Après une heure ou deux de contemplation à vol d'oiseau, l'œil se transporta sous les arceaux d'une autre salle par des couloirs mystérieux et dédaléens où le bruit lointain de l'orchestre et de la fête expiraient en vagues murmures. Une obscurité relative régnait dans cette salle d'une dimension énorme : c'était là que devait avoir lieu le souper. Bien des cathédrales sont moins vastes. Au fond, à travers l'ombre, se dessinaient les lignes blanches des tables ; aux angles scintillaient vaguement de gigantesques blocs d'orfèvreries confuses jetant une paillette brusque, renvoyant en éclair un reflet venu on ne sait d'où : c'étaient les dressoirs. Une estrade de velours ébauchait ses marches aboutissant à une table en fer à cheval. Avec une activité silencieuse, allaient et venaient des laquais en grande livrée, des majordomes, des officiers de bouche donnant la dernière main aux apprêts. Quelques rares lumières serpentaient sur ce fond sombre, comme des étincelles sur du papier brûlé.

Cependant, d'innombrables bougies chargeaient les candélabres et suivaient les cordons des frises ou le contour des arcades. Elles jaillissaient blanches de leurs torchères touffues, comme des pistils du calice des fleurs, mais pas la moindre étoile lumineuse ne tremblait à leurs pointes. On eût dit des stalactites gelées, et l'on entendait déjà, comme un bruit d'eaux débordées, le bruit sourd de la foule qui approchait. L'empereur parut sur le seuil : ce fut comme un *fiat lux*. Une flamme subtile courut d'une bougie à l'autre, aussi rapide que l'éclair : tout s'alluma d'un seul coup, et des torrents de jour remplirent subitement l'immense salle embrasée comme par magie. Ce passage brusque de la pénombre à la clarté la plus éclatante est vraiment féérique. Dans notre siècle de prose, il faut que tout prodige s'explique : des fils de fulmicoton relient l'une à l'autre toutes les mèches des bougies enduites d'une essence inflammable, et le feu, mis en sept ou huit endroits, se propage instantanément. On emploie ce moyen pour allumer les grands lustres de Saint-Isaac, qui laissent pendre comme un fil d'araignée, au-dessus de la tête des fidèles, un fil de coton-poudre. Avec une rampe

de gaz baissée et haussée, on pourrait produire un effet analogue ; mais le gaz, que nous sachions, n'est point employé au palais d'Hiver. On n'y brûle que de la bougie en vraie cire. Ce n'est plus qu'en Russie que les abeilles contribuent au luminaire.

L'impératrice prit place, avec quelques personnages de haute distinction, sur l'estrade où était placée la table en fer à cheval. Derrière son fauteuil doré s'épanouissait, comme un gigantesque feu d'artifice végétal, une immense gerbe de camélias blancs et roses palissés contre le mur de marbre. Douze Nègres de grande taille, choisis parmi les plus beaux spécimens des races africaines, vêtus à la mamelouk, turban blanc roulé en torsade, veste verte à coins d'or, ample pantalon rouge serré par une ceinture de cachemire, le tout soutaché et brodé sur toutes les coutures, descendaient et montaient les marches de l'estrade, remettant les assiettes aux laquais ou les leur prenant des mains avec ces mouvements pleins de grâce et de dignité, même dans un emploi servile, particuliers aux Orientaux. Ces Orientaux ayant oublié Desdemona faisaient majestueusement leur devoir et donnaient à la fête tout européenne un cachet asiatique du meilleur goût.

Sans désignation de place, les invités s'étaient assis à leur convenance aux tables disposées pour eux. Des riches surtout, argentés et dorés, représentant des groupes de figures ou de fleurs, des mythologies ou des fantaisies ornementales, en garnissaient le milieu ; des candélabres alternaient avec les pyramides de fruits et les pièces montées. Contemplée de haut, l'étincelante symétrie des cristaux, des porcelaines, des argenteries et des bouquets, se comprenait mieux encore que d'en bas. Un double cordon de poitrines de femmes, scintillantes de diamants, serties de dentelles, régnait le long des nappes, trahissant leurs beautés pour l'œil invisible, dont le regard pouvait aussi se promener sur les raies qui séparaient les cheveux bruns ou blonds, parmi les fleurs, les feuillages, les plumes et les pierreries.

L'empereur parcourait les tables, adressant quelques mots à ceux qu'il veut bien distinguer, s'asseyant quelquefois et trempant ses lèvres dans un verre de vin de Champagne, puis

s'éloignant pour faire la même chose plus loin. Ces stations de quelques minutes sont considérées comme une grande faveur.

Après le souper, les danses reprirent ; mais la nuit s'avavançait. Il était temps de partir ; la fête ne pouvait plus que se répéter, et pour un témoin seulement oculaire, elle n'offrait plus le même intérêt. Le traîneau, qui avait traversé la place pour s'arrêter à une petite porte, dans la ruelle séparant le palais d'Hiver de l'Ermitage, reparut, se dirigeant du côté de l'église de Saint-Isaac et emportant une pelisse et un bonnet de fourrure qui ne laissait pas voir de visage. Comme si le ciel eût voulu rivaliser avec les splendeurs de la terre, une aurore boréale tirait dans la nuit son feu d'artifice polaire, aux fusées d'argent, d'or, de pourpre et de nacre, éteignant les étoiles par ses irradiations phosphorescentes.

1. Statue équestre monumentale de Pierre Ier, dite « Le Cavalier de bronze », commandée par Catherine II, à laquelle le sculpteur français Étienne Maurice Falconet (1716-1791) travailla durant douze ans. Elle est érigée sur un énorme monolithe de granit d'un volume de 450 mètres cubes et d'une masse évaluée entre 1 200 et 1 500 tonnes, probablement la plus grosse pierre jamais déplacée par l'homme. (N.d.É.)

2. Jacopo Barozzi da Vignola (1507-1573, dit Vignola et en français Vignole), architecte et théoricien italien de l'architecture de la Renaissance. (N.d.É.)

3. Joseph Méry (1797-1866), auteur prolifique d'un grand nombre de romans et nouvelles aujourd'hui oubliés, journaliste, librettiste, homme de théâtre, et bon vivant, a été un ami cher de Gérard de Nerval et Théophile Gautier. Voir dans cette collection, *Rome* n° 3. (N.d.É.)

THÉOPHILE GAUTIER (1811-1872)

En 1851, Gautier a fixé des repères biographiques pour l'écrivain Armand Baschet qui préparait une étude sur lui : « Je suis né à Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, le 31 août 1811. J'ai parlé basque jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, où l'on m'a amené à Paris, ce qui me causa une telle tristesse qu'après avoir jeté mes joujoux, soldats, violon, polichinelle, par la fenêtre, j'allais me lancer moi-même, si l'on ne m'avait retenu par le pan de ma jaquette. »

1822. – Gautier commence ses études au collège Charlemagne où il rencontre Gérard Labrunie (Gérard de Nerval). « J'ai été assez bon élève, laborieux quoique indiscipliné. Ma rhétorique et ma philosophie se sont passées à l'École de natation de Petit et à l'atelier de peinture de Rioult, qui demeurait auprès du temple protestant, dans la rue Saint-Antoine, tout près du collège. Ceci me rendit très bon nageur et dessinateur passable, sans beaucoup nuire à ma littérature par la suite. »

1827. – Parution de la préface de *Cromwell* de Victor Hugo, manifeste artistique de la jeunesse romantique.

1830. – Il appartient au groupe du « Petit Cénacle » dont il dira plus tard : « Il était de mode, alors, dans l'école romantique d'être pâle, livide, verdâtre, un peu cadavéreux, s'il était possible. Cela donnait l'air fatal, byronien..., dévoré par les passions et les remords ». En février, il arbore lors de la bataille d'*Hernani* un gilet rouge resté célèbre. Cinq mois plus tard, c'est la Révolution de Juillet. « Mon intention était d'être peintre, et j'ai travaillé trois ans dans ce but. Mais ayant connu Victor Hugo par Gérard et Pétrus Borel, je me tournai à la poésie, et je fis un petit volume de vers, qui parut le 28 juillet

1830. Plus tard, j'ajoutai à ces vers *Le poème d'Albertus*, et le tout parut ensemble, en 1833, avec une vignette abracadabrante de Nanteuil. »

1833-1834. – Dispersion du Petit Cénacle. Gautier publie *Les Jeunes-France, romans goguenards*, où il se moque des excès du romantisme. Dans *La France littéraire*, il fait paraître six études sur des écrivains méconnus du XV^e au XVII^e siècle, sous le titre « Exhumations littéraires », reprises dans *Les Grotesques* en 1844. « J'habitais alors, avec ma famille, la Place Royale [aujourd'hui la place des Vosges], pour laquelle Hugo avait quitté la rue Jean-Goujon. Je fis, en ce temps-là, *La Larme du Diable* qui ne parut que plus tard avec d'autres contes (...), puis *Mademoiselle de Maupin* que je mis assez longtemps à faire, la laissant et la reprenant, et qui parut en 1834 ou [183]5. Le second volume de la *Maupin* fut fait dans une petite chambre de la rue du Doyenné où nous vivions, avec quelques amis, dans une espèce de Bohème dont vous trouverez les détails dans un article de moi sur Marilhat, inséré à *La Revue des deux Mondes*. Ma famille habitant Passy, les allées et les venues me prenaient trop de temps, et je m'étais logé à part. À dater de cette époque, j'ai toujours vécu de ma plume, sans autre ressource ni secours. C'est là que Balzac, qui daignait me trouver du talent et le dire, m'envoya chercher par Jules Sandeau, et me fit travailler à la *Chronique de Paris*, où je mis *La Morte amoureuse*, *La Chaîne d'or*, etc. ; et des articles de critique. »

1836. – Eugénie Fort donne un fils à Gautier. Il voyage en Belgique avec Nerval. Puis il collabore à *La Presse* qu'Émile de Girardin vient de fonder. Il y publie plus de mille longs articles d'août 1836 à la fin d'avril 1855. « Je travaillai ensuite au *Figaro*, avec Karr et Gérard. Puis *La Presse* se fonda. J'y débutai par un article sur les *Peintures de la Chambre des Députés*, de Delacroix ; j'y fis le Salon et, entre autres, un article sur le *Cromwell* de Delaroche qui fit grand bruit. J'attaquai avec une férocité romantique ce peintre bourgeois, alors au comble de la popularité bête. Je lui portai un coup dont il ne s'est jamais bien guéri. (...) Je fus chargé du feuilleton, avec Gérard. Nous signions par un double G., imitation moqueuse du J. J. [la signature du célèbre critique

Jules Janin]. Mon premier rendu compte porta sur un ballet des *Mohicans*, et ma manière parut drôle. *Fortunio* date à peu près de cette époque, et parut dans *Le Figaro*, qui publiait des romans. (...) Le feuilleton de théâtre me resta bientôt tout entier, et je l'ai continué quatorze ans, ou même davantage. »

1840.— « Je partis pour l'Espagne, le 5 mai. La guerre de Don Carlos était à peine terminée et des bandes de soldats, transformés en voleurs, rendaient l'excursion dangereuse. Depuis sept ou huit ans, la péninsule était presque fermée, et j'étais le premier voyageur qui s'y risquait. J'y restai cinq ou six mois, et je revins à Paris à l'entrée de l'hiver. *Tra-los-Montès* fut le fruit de ce tour, mon premier grand voyage, car je ne compte pas une excursion en Belgique faite avec Gérard, et dont la relation burlesque a été recueillie dans les *Zigzags*. » Gautier publie *Voyage en Espagne*. À partir de cette date, dit-il, « je n'eus d'autre idée que de ramasser quelque somme et partir : la passion ou la maladie du voyage s'était développée en moi. »

1841-1845. — Il s'éprend de Carlotta Grisi, danseuse à l'Opéra de Paris, et écrit pour elle le livret du ballet *Gisèle*. Mais c'est finalement avec Ernesta, la sœur de Carlotta, qu'il s'installe. Ils auront deux filles, Estelle et Judith. Publication du recueil de poèmes *España* et *Voyage en Algérie*.

1849. — Publication du poème « Symphonie en blanc majeur » dans *La Revue des deux mondes*.

1850-1851. — Il voyage en Italie avant de prendre la direction de *La Revue de Paris* avec Arsène Houssaye. Il y fera paraître *Arria Marcella, souvenir de Pompéi*, quelques mois plus tard.

1852. — Début du Second Empire. Gautier voyage en Orient (Malte, Turquie, Grèce). En juillet paraît *Émaux et Camées*.

1856-1859. — Gautier est rédacteur en chef de *L'Artiste*.

1857. — Baudelaire dédie *Les Fleurs du mal* « Au poète impeccable, au parfait magicien ès lettres françaises, à mon très-cher et très-vénéré maître et ami Théophile Gautier ». Gautier s'installe à Neuilly-sur-Seine avec sa femme Ernesta,

ses filles Estelle et Judith, et ses deux vieilles sœurs, Émilie et Zoé.

1858. – Il part pour la Russie le 15 septembre. Dans *Le Moniteur universel* du 11 octobre, paraît le premier feuilleton relatant son voyage. Quatre jours plus tard, Gautier arrive à Saint-Pétersbourg. En échange d'un congé de six mois, il envoie au *Moniteur* ses feuilletons qui paraîtront jusqu'au 3 janvier 1859.

1859. – En février, Gautier voyage à Moscou puis rentre à Saint-Pétersbourg. Le 27 mars, il est de retour à Paris.

1861. – D'août à octobre, il entreprend un second voyage en Russie, dans le sud cette fois, afin de compléter sa documentation pour les *Trésors d'art*. Il visite Nijni-Novgorod. En novembre, malgré la faiblesse du nombre de souscripteurs, l'éditeur Gide se décide à mettre en vente en librairie la première livraison des *Trésors d'art*, imprimée depuis déjà trois ans. En décembre, *Le Moniteur* publie « Esquisses de voyage ; la Volga : de Tver à Nijni-Novgorod » qui formera le dernier chapitre du *Voyage en Russie*.

1862. – *Le Capitaine Fracasse* sort en feuilleton dans *La Revue nationale et étrangère*. Voyage à Londres, puis en Algérie.

1863-1865. – Publication du *Capitaine Fracasse* et de *Romans et Contes*, puis de *Spirite*.

1866. – En novembre, le *Voyage en Russie* paraît en deux tomes. Le premier volume rassemble les seize feuilletons publiés pendant le séjour de Gautier à Pétersbourg et sept après son retour, ainsi que le texte sur Saint-Isaac écrit pour les *Trésors d'art*.

1867-1869. – Par trois fois, il échoue à l'Académie française. Il devient bibliothécaire de la princesse Mathilde, puis voyage en Égypte.

1870. – Siège de Paris et troubles de la Commune.

1872. – Gautier meurt à Neuilly le 23 octobre d'une maladie de cœur dont il souffrait depuis plusieurs années, âgé de cinquante-neuf ans.

1873. – Le 23 octobre paraît chez l'éditeur Alphonse Lemerre *Tombeau de Théophile Gautier*, un recueil de témoignages et de poèmes, dont ceux de Hugo et de Mallarmé.

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

Chez le même éditeur en numérique

Collection *Les Ancres contemporaines*

Julien Fortin, *Auroville*

François Ponchaud et Dane Cuypers, *L'impertinent du Cambodge*

Marc Wiltz, *Le tour du monde en 80 livres*

Thomas Honiger, *Les mots du voyageur*

Collection *Les Explorateurs*

Georges Clemenceau, *La Politique coloniale*

Henry Morton Stanley, *À la recherche de Livingstone*

Pierre Loti, *Vers Ispahan*

Collection *Je est ailleurs*

François Ponchaud, *Brève histoire du Cambodge*

Guy Jussian, *Une vie en Luberon*

Christian Sambin, *Histoire(s) des chemins de Compostelle*

Marc Wiltz, *Il pleut des mains sur le Congo*

Collection *Miniatures*

Collectif, *Nouvelles de Cuba*

Collectif, *Nouvelles de Madagascar*

Collectif, *Nouvelles de Malaisie*

Collectif, *Nouvelles du Congo*

Collectif, *Nouvelles de Corée*

Collectif, *Nouvelles de Guadeloupe*

Collectif, *Nouvelles de la Réunion*

Collectif, *Nouvelles de Serbie*

Collectif, *Nouvelles de Singapour*

Collectif, *Nouvelles de Tunisie*

Collectif, *Nouvelles du Maroc*

Collectif, *Nouvelles d'Ukraine*

Andria Costa, *Nouvelles de Corse*

Pierre Astier, *Nouvelles de Côte d'Ivoire*

Gisèle Pineau, *Nouvelles de Guadeloupe*

Ersan Üldes et Murat Uyurkulak, *Nouvelles de Turquie*

Kettly Mars et Jean-Claude Fignolé, *Nouvelles d'Haïti*

Nava Semel et Etgar Keret, *Nouvelles d'Israël*

Ousmane Diarra et Sirafily Diango, *Nouvelles du Mali*

Juan Villoro et Fabrizio Mejia Madrid, *Nouvelles du Mexique*

Collection *Heureux qui comme...*

Gérard de Nerval, *Constantinople*

Othon Guerlac, *Cuba*

Paul Bourde, *Hanoi*

Gaston Vuillier, *La Sardaigne*

Albert Londres, *Pékin*

Pierre Loti, *Angkor*

Pierre Loti, *L'île de Pâques*

Jules Brossard, *Éloge de l'éléphant*

Isabelle Massieu, *Le Laos*

Louis de Carné, *Le Mékong*

Gustave Le Bon, *Le Népal*

Albert Thomas, *Le Transsibérien*

Edmond About, *L'Orient-Express*

Xavier Brau de Saint-Pol Lias, *Phnom Penh*

Théophile Gautier, *Saint-Pétersbourg*

Yahia Belaskri & Elisabeth Lesne, *Algérie 50*

Collection *Mémoires d'institutions*

Michel Lorrillard, *Mémoires du Laos*

Collection *P'tits Magellan*

Damien Macdonald, *La naissance de l'alphabet*

Emmanuelle Halgand, *Le Voyage des éléphants*

Heureux qui comme...

Collection produite par Marc Wiltz, dirigée par Émilie
Cappella

En partenariat avec le magazine GÉO

© MAGELLAN & Cie

34, rue Ramey – 75018 Paris

Tél : 01 53 28 03 05

E-mail : contact@editions-magellan.com

www.editions-magellan.com

e-ISBN : 9782350744445

© 2016, version numérique Primento et Éditions Magellan &
Cie

Ce livre a été réalisé par *Primento*, le partenaire numérique des
éditeurs